FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900 **N°** 289

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 4 avril 1900, à 1 heure

PAR

A. BEAUVOIS

Ancien interne des ambulances de la Ville de Paris
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

UN PRATICIEN ALLEMAND

Au XVIIIe siècle

JEAN-HENRI COHAUSEN

(1665-1750)

Docteur en Médecine et en Philosophie
Premier Médecin des Princes évêques de Munster (1700-1719)
Archiâtre des Bailliges d'Horstmar-Ahaus
Doyen des Praticiens du diocèse de Munster

Président : M. BRISSAUD, *Professeur.*

Juges : MM. PINARD, *Professeur.* GILLES DE LA TOURETTE, *Agrégé.* LEPAGE, *Agrégé.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

PARIS
A. MALOINE, ÉDITEUR
23-25, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23-25

1900

(2) BZP (Cohausen)

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL.
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. DEBOVE.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils	BERGER.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	LANDOUZY.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BRISSAUD.
Pathologie comparée et expérimentale	CHANTEMESSE.
Clinique médicale	POTAIN. JACCOUD. HAYEM. DIEULAFOY.
Clinique des maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses	RAYMOND
Clinique chirurgicale	TERRIER. DUPLAY. LE DENTU. TILLAUX.
Clinique ophtalmologique	PANAS.
Clinique des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchement	BUDIN. PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.
ACHARD.
ALBARRAN.
ANDRÉ.
BONNAIRE.
BROCA Auguste.
BROCA André.
CHARRIN.
CHASSEVANT.
DELBET.
DESGREZ.

MM.
DUPRÉ.
FAURE.
GAUCHER.
GILLES DE LA TOURETTE.
HARTMANN.
LANGLOIS.
LAUNOIS.
LEGUEU.
LEJARS.

MM.
LEPAGE.
MARFAN.
MAUCLAIRE.
MENÉTRIER.
MERY.
ROGER.
SEBILEAU.
TEISSIER.
THIERY.

MM.
THIROLOIX.
THOINOT.
VAQUEZ.
VARNIER.
WALLICH.
WALTHER.
WIDAL.
WURTZ.

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation



A MA FEMME

A MON FILS

A MES PARENTS

A MONSIEUR LE DOCTEUR BRISSAUD

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur

A MADAME ET A MONSIEUR Georges BRACK

A MONSIEUR LE DOCTEUR Georges LEROUX

Respectueux hommage.

Parvenu au terme de nos études médicales nous adressons un souvenir de respectueuse gratitude à tous nos maîtres des hôpitaux.

Nous avons eu le bonheur d'être l'élève de M. le Docteur Rigal dans son service de l'hôpital Beaujon. Ceux qui l'ont approché savent tout ce que peut faire naître, dans le cœur d'un élève cette parole si chaude et si sympathique, cet enseignement si noble et si élevé. A notre ancien maître, nous adressons nos sentiments de vénération et de reconnaissance.

Deux professeurs éminents ont présidé à notre éducation chirurgicale : MM. les Professeurs Tillaux et Guyon. Nous n'oublierons pas leurs leçons ni les marques de bienveillance qu'ils nous ont données. Leurs chefs de clinique, MM. Thierry et Souligoux chirurgiens des hôpitaux, MM. les docteurs Riche et Gosset ont été pour nous des aides précieux et éclairés. Nous leur adressons tous nos remerciements.

Pendant notre externat, nous avons rencontré en M. le Dr Ch. Périer, chirurgien de l'hôpital Lariboisière un maître dévoué. Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance pour sa bienveillance envers nous, et nous le remercions des soins si attentifs et si dévoués, qu'il nous a prodigués durant le cours d'un accident professionnel.

Que son assistant M. le docteur Rochard, chirurgien des hôpitaux soit assuré de nos sentiments de respect et de reconnaissance.

A la consultation de médecine de l'Hôpital Lariboisière nous avons trouvé en MM. les Drs Lion, Gallois et Létienne des maîtres et des amis. Nous conservons précieusement le souvenir de leurs conseils et les marques d'estime qu'ils nous ont maintes fois données.

A tous nos autres maîtres d'hôpitaux MM. les Drs Albarran, Chevalier, Guinard, nous adressons nos plus sincères remerciements.

Pendant nos études obstétricales, dans le service de M. le Professeur Pinard dont nous sommes heureux d'avoir recueilli l'enseignement, nous avons trouvé en son chef de clinique M. le Docteur Funck-Brentano, un aide dévoué et éclairé. Nous le remercions des marques de bienveillance qu'il nous a prodiguées, et nous le prions de croire à notre reconnaissance.

M. le Docteur Amoëdo, professeur à l'Ecole dentaire de France, a été notre ami dévoué pendant toutes nos études. Qu'il reçoive ici l'assurance de notre amitié et de notre vive sympathie.

Merci encore à tous ceux qui nous ont aidé de leurs conseils et soutenu de leurs exemples.

AVANT PROPOS.

Dans une de ses leçons du mois de Décembre 1899, notre maître, M. le Docteur Brissaud, Professeur d'Histoire de la Médecine à l'Université de Paris, nous entretenait d'un médecin du XVIIIe siècle, Jean Henri Cohausen, et de son livre si curieux l'*Hermippus redivivus.*

Il nous exposait à grands traits cet ouvrage, moitié sérieux, moitié plaisant, récréation de vieillard, comme l'appelait l'auteur lui-même. Le but de Cohausen était de réhabiliter la vieille théorie de la prolongation de la vie par l'haleine des jeunes filles, théorie spécieuse, développée d'une plume alerte, érudite, spirituelle et avec une grande richesse d'informations.

Nous avons eu la tentation de rechercher qui était ce Docteur Cohausen dont nous n'avions pas encore entendu parler.

La circonstance suivante vint encore nous encourager dans cette voie. La leçon de M. le Professeur Brissaud avait provoqué « une critique » rédigée dans des termes inusités de la part d'un rédacteur de la *Chronique Médicale*, M. le Dr Michaux. M. le Professeur Brissaud aurait, entre autres griefs, négligé de montrer « ce qu'il y avait de tout à fait remarquable dans le traité de

Cohausen, le savant anatomiste allemand à qui nous devons des livres comme *Dissertatio satirica de Pica Nasi*, *Raptus ecstaticus in montem Parnassum*, etc. »

On verra plus loin ce que vaut cette critique et s'il est permis de décerner le titre de « savant anatomiste » au praticien humoriste que fut Cohausen. Mais ce qu'il y a de plus imprévu dans la critique de la *Chronique Médicale* c'est que voulant citer les principaux ouvrages que nous devons au « célèbre anatomiste », M. Michaux n'ait pas pris la peine de traduire du latin les titres de ces deux ouvrages, relatifs l'un et l'autre à l'abus du tabac à priser !

Les encyclopédies classiques nous fournirent quelques renseignements biographiques et une énumération assez complète de ses ouvrages. L'auteur avait été un écrivain fécond, et les titres de ses livres, singuliers et très souvent charlatanesques, annonçaient un esprit bizarre ou pour le moins original.

Nous avons fouillé les riches encyclopédies allemandes et nous avons découvert que l'Allemagne savante, si jalouse de ses gloires, n'avait rien publié sur cet écrivain. Nous nous sommes dès lors décidé à choisir ce sujet pour notre thèse inaugurale, et à essayer de reconstituer la vie si curieuse que devait être celle d'un praticien allemand au XVIIIe siècle.

Nous adressons ici tous nos remerciements à M. le Professeur Brissaud qui a bien voulu nous guider dans nos recherches et nous honorer de ses conseils ; nous sommes heureux de lui rendre un témoignage public de reconnaissance.

Notre travail a nécessité une assez importante correspondance avec l'étranger. Nous tenons à dire ici l'accueil empressé que nous avons reçu de toutes parts: à Berlin, à Münster, à Breslau, à Hildesheim, à Francfort-sur-l'Oder, à Trèves.

M. le Docteur Molitor, directeur de la Bibliothèque Royale Paulinienne de Münster, et M. le Dr Bömer, président de la société des Antiquités Westphaliennes nous ont aidé dans nos recherches, et ont facilité notre travail par l'envoi de plus de dix volumes de J. H Cohausen mis à notre disposition à la Faculté de Médecine de Paris. Nous les prions de recevoir nos plus sincères remerciements et d'accepter l'hommage de ce travail sur leur éminent compatriote.

Que M. le Dr Erman, directeur de la Bibliothèque universitaire de Berlin, et M. le Dr Born, directeur de la Bibliothèque royale et universitaire de Breslau, reçoivent nos remerciements empressés pour les recherches qu'ils ont bien voulu faire sur notre demande.

Le distingué bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris, M. le Dr Hahn, a mis gracieusement à notre disposition les trésors de son érudition. Nous le remercions de ses bienveillants conseils et de sa si aimable complaisance.

A Bordeaux nous avons trouvé deux précieux auxiliaires en M. le Professeur Bergonié, et en M. Céleste, bibliothécaire municipal. Ils ont bien voulu fouiller pour nous le riche fond de manuscrits que possède la bibliothèque de cette ville. Qu'ils reçoivent ici nos plus vifs remerciements.

Nous ne saurions passer sous silence l'accueil bienveillant que nous avons trouvé dans nos différentes bibliothèques parisiennes : à la Nationale, à la Mazarine et à l'Arsenal. Partout, on nous a aidé avec la complaisance que reçoivent dans ces temples du travail, ceux qui se livrent à des recherches difficiles.

Nos traductions latines nous ont demandé beaucoup de travail et nous y avons passé de nombreuses veilles.

Pour les traductions allemandes si difficiles tant par le style vieil allemand dont se sert l'auteur, que par les bizarreries de ses titres, nous avons trouvé à notre foyer une aide gracieuse et dévouée.

Que notre chère compagne, qui a assisté nos veilles et soutenu nos efforts, reçoive ici un hommage public de remerciements et de tendre affection.

INTRODUCTION.

J.-H. Cohausen, né à Hildesheim en 1665, fit ses études à Francfort sur l'Oder, fut docteur en 1699, médecin de l'évêque de Munster en 1717, et mourut dans cette ville le 13 juillet 1750. (Dezeimeris, *Dictionnaire historique de la médecine* Paris 1828).

Eloy (*Dictionnaire d'histoire de la médecine*, Mons, 1778) ne donne pas plus de renseignements sur ce médecin. « J.-H. Cohausen naquit dans le XVIIe siècle à Hildesheim, ville d'Allemagne de la Basse-Saxe. Après de bonnes études de médecine et la réception du bonnet de Docteur, il alla s'établir à Munster où il exerça sa profession avec d'autant plus de célébrité que sa pratique n'y contribua pas moins que la plupart des ouvrages qu'il donna au public. Ce médecin aimait le travail du cabinet, car le nombre de ses écrits est assez considérable ainsi qu'il parait par le catalogue que les bibliographes ont inséré dans leurs recueils. »

Ce sont là à peu près tous les renseignements qu'un travail de bibliographie de plusieurs mois nous a donné sur la vie du Dr J.-H. Cohausen. Les bibliothèques d'Haller signalent simplement les nombreux écrits du savant médecin sans indication biographique. Les encyclopédies allemandes de Kayser, de Brockhaus, les dic-

tionnaires de Michaud, Didot, Callisen, Carrère, l'histoire de l'anatomie de Portal, tout en parlant des écrits du médecin de Munster, ne disent rien de sa vie. Notre travail menaçait donc d'être très incomplet, d'autant plus que de toutes les villes d'Allemagne où nous nous étions adressés, de Berlin, de Breslau, de Leipzig, de Francfort sur l'Oder, de Munster, d'Hildesheim, des réponses négatives nous arrivaient. Cohausen était bien connu, mais on ne savait rien sur sa vie.

Il nous fallut donc faire contre mauvaise fortune bon cœur, et en l'absence de documents essayer une reconstitution historique. Ce travail nous a demandé beaucoup de temps, et beaucoup de veilles. Nous avons pour celà glané à travers les œuvres de Cohausen que nous avons pu consulter soit dans nos bibliothèques parisiennes, soit dans celles de Munster par l'envoi si gracieux que nous ont fait le Dr Molitor, directeur de la bibliothèque Royale Paulinienne et le Dr Bömer, président de la société des antiquaires de Westphalie. toutes les indications de dates, de documents biographiques que nous avons rencontrées. Il nous a fallu pour cela traduire plus de quinze volumes (1), les uns en latin, les autres en allemand, déchiffrer les préfaces, relever les circonstances qui ont accompagné la publication des différentes œuvres de Cohausen. Ce travail était fastidieux et difficile, mais il était nécessaire, et nous n'avons pas cessé de le poursuivre malgré les obstacles tenant et à l'obscurité de certains

(1) Pour faciliter les recherches de ceux qui voudraient lire les écrits de Cohausen, nous avons indiqué, à la suite de chaque ouvrage, les cotes des bibliothèques où on peut les consulter.

passages et à l'aridité du sujet. Nous avons rencontré heureusement un document de la plus haute importance dans le *Commercium litterarium curiosum* de Salent.-Ernest-Eugène Cohausen conseiller aulique et premier médecin du prince Electeur de Cologne, membre de l'Académie des Curieux de la Nature et neveu de l'auteur, dont le 1er volume se trouve à la Bibliothèque nationale. Il nous a fallu traduire encore cet ouvrage, ainsi que les deux autres volumes de la même série qui nous furent adressés de Munster. Nous devions être payé de nos peines, puisque le troisième volume du *Commercium* imprimé à Francfort sur le Mein en 1754 contient une courte notice biographique sur le médecin de Vreden.

Mais ce travail de compilation et de recherches terminé, (qu'on veuille encore y ajouter la lecture des œuvres de Ruysch, de Boerhaave, de Fr. Hoffmann de Stahl, où nous espérions rencontrer des renseignements), il nous fallait grouper tous ces documents, les réunir en un seul faisceau. Les difficultés étaient grandes et de plusieurs ordres.

La reconstitution d'une époque, d'un personnage ne laisse pas que d'offrir beaucoup d'obstacles. L'attention concentrée sur un unique objet produit ce phénomène de mirage bien connu de grossir cet objet et de lui donner une importance qu'il n'a pas. Elle fait office de loupe, utile il est vrai, indispensable même, mais dont les effets peuvent être désastreux.

Certes, Cohausen est une figure intéressante, un esprit original, érudit, qui mérite qu'on l'étudie, mais il a vécu à une époque où brillaient dans les chaires officielles des

hommes illustres et éminents. Ruysch, Boerhaave, Sylvius, Hoffmann, Stahl effacent et dépassent de beaucoup le praticien modeste qui après quelque séjour dans la cour des princes évêques de Munster courut se renfermer dans sa retraite de Vreden. Il fallait donc mettre notre auteur à sa place, dans son cadre, sans ni l'élever trop haut, ni le rabaisser. Il était nécessaire aussi d'exercer quelque critique sur ses ouvrages si nombreux. Son neveu, qui nous a fourni là-dessus le plus de détails, pouvait avoir été entraîné par son affection ; ses amis eux-mêmes, nous semblaient des juges sujets à caution. Pour apprécier à leur juste valeur des ouvrages d'une époque disparue, il faut connaître en effet l'état de la science au moment de leur apparition. Ce n'est pas en vain que Bacon a dit : « Antiquitas seculi, juventus mundi. » Nous sommes justes avec nos prédécesseurs dans les sciences médicales et nous ne nous contentons pas d'un haussement d'épaules, ni d'un sourire en entendant des théories tombées, disparues. La science s'établit en effet peu à peu dans le cours des âges. C'est un édifice où chacun peut et doit apporter sa pierre. Nôus qui sommes au faîte, nous ne sourions pas lorsqu'on vient nous raconter au prix de quels efforts tel médecin a réussi péniblement à hausser son moellon à quelques mètres du sol. Nous ne sommes plus ni injustes ni ingrats.

A ce titre, l'histoire de la médecine est pleine d'enseignements. C'est pour cela que nous avons été heureux de choisir un tel sujet. « Il importe beaucoup, dit l'illustre Haller (1), de connaître l'histoire de la science à

(1) Eloge de Boerhaave.

laquelle on s'attache. On s'instruit soi-même en observant les premières vues de l'esprit humain, les tentatives qu'il fait pour s'élever par degrés à des connaissances nouvelles, les moyens par lesquels l'Art se perfectionne à la longue. Les écarts même de ceux qui l'ont cultivé nous sont utiles; ce sont autant d'erreurs qu'ils nous ont épargnées. »

Tel est le travail que nous présentons aujourd'hui ; il nous a coûté beaucoup de temps et il a exigé de patientes recherches.

Les œuvres de J.-H. Cohausen sont écrites en latin pour la plus grande partie ; quelques-unes ont été traduites en allemand ou en hollandais.

Les traductions n'ont pas laissé que de présenter quelques difficultés et nous ont en tout cas occupé pendant de longues semaines.

Le vocabulaire de J.-H. Cohausen, tout en conservant dans ses grandes lignes les règles de la syntaxe latine, s'était enrichi d'une foule de mots techniques. Beaucoup de ces termes exprimant des théories de l'époque, ou bien faisant allusion aux idées obscures et compliquées des écoles du moyen-âge (hermétiques, alchimistes, chimistes, spagyriques) n'ont pu être compris qu'après beaucoup de recherches. Nous avons cependant rencontré çà et là dans le cours de l'œuvre de Cohausen des morceaux écrits avec vigueur et précision, qui ne dépareraient pas les bons endroits de la latinité classique.

On accusera peut-être notre travail d'être plus une œuvre d'érudition et de littérature que de médecine proprement dite. Le reproche paraît fondé et nous nous

sommes rendu compte de ce fait nous-même. Mais il n'était pas possible que notre œuvre fut autre. J.-H. Cohausen représente en effet un de ces médecins si nombreux au moyen-âge et dont la fin du XVIIe siècle et le XVIIIe siècle nous offrent quelques exemples (Paullini) (1) et qui, versés dans les lettres, la poésie, l'histoire, ne donnaient à la pratique médicale qu'une partie de leur activité.

C'est donc parce que nous avons voulu évoquer la silhouette d'un médecin du XVIIIe siècle et d'une certaine catégorie de médecins, que le reproche ci-dessus peut nous être fait. Nous en rejettons la responsabilité sur notre auteur, tout en assurant que nous nous sommes efforcés de dégager le plus possible le côté médical du personnage que nous présentons.

(1) Paullini. Médecin allemand (1643-1712) a laissé beaucoup d'ouvrages. Fut médecin de l'évêque de Munster, et membre de l'Académie des Curieux de la Nature sous le nom d'Arion Ier. Un de ses écrits humoristiques : le *Flagellum Salutis* fut réimprimé à Stuttgart en 1847, avec l'*Hermippus redivivus* de Cohausen.

DIVISION

Voici le plan que nous avons suivi dans ce travail.

Nous avons divisé la vie de notre auteur en quatre périodes, en prenant comme repères des points saillants de sa longue carrière :

La première période, 1665 à 1700, est celle des études médicales et des premiers essais.

La deuxième, 1700 à 1719, est celle des honneurs : Cohausen est médecin des princes évêques de Munster.

La troisième, 1719 à 1731, est celle de la retraite. Notre auteur las de la cour se retire à Vreden (1) et compose ses œuvres les plus importantes.

La quatrième, 1731 à 1750, est marquée par de nouvelles œuvres et par une correspondance considérable.

Telles seront les différentes parties de notre travail. Il comprend des subdivisions qu'on rencontrera à la table des chapitres. Il se termine enfin par un catalogue des œuvres de J. H. Cohausen, et quelques notes et éclaircissements sur ses amis, sur ses fils, tous deux médecins, et sur son neveu.

(1) *Vreden* qu'il ne faut pas confondre avec Verden (Hanôvre) est une ville de Westphalie. Elle est située dans la province de Munster, dans le cercle d'Ahaus, et arrosée par la Berkel. Elle compte aujourd'hui 2920 habitants. Elle était beaucoup plus florissante au temps de notre auteur.

PREMIÈRE PÉRIODE

(1665-1700.)

PREMIÈRES ÉTUDES. — L'ÉTUDIANT. — PREMIER OUVRAGE.

Jean-Henri Cohausen, fils de Bernard-Henri Cohausen, avocat et jurisconsulte et de Anne-Marie de Bade (1), naquit à Hildesheim, ville de la Basse-Saxe, en 1665.

Nous n'avons pu trouver de renseignements sur sa famille ; le bourgmestre d'Hildesheim à qui nous nous sommes adressés nous a répondu que ce nom y était inconnu. Nous savons cependant par le neveu de notre auteur qu'un de ses oncles habitait Coesfeld (2) dans la province de Westphalie. Ce détail on le verra, aura par la suite une grande influence sur l'avenir du jeune saxon. Il eut un frère Jodocus-Edmond Cohausen que nous retrouverons plus tard premier secrétaire du comte de Manderscheid-Blanckenheim et Gerolstein. Les parents de

(1) Commercium litterarium curiosum. Tome III (Préface).

(2) Aujourd'hui Koesfeld, près de Munster, 5600 habitants. Ancienne résidence des évêques de Munster. Le château appartient maintenant à la famille de Salm-Horstmar.

Cohausen occupaient donc dans la vieille cité saxonne un rang honorable, et tout nous permet de croire que le père était un lettré. Salentinus-Ernest-Eugène Cohausen, neveu de notre auteur et son biographe nous dit en effet que dès sa plus tendre enfance, son oncle fut nourri dans l'amour des lettres, et qu'il leur conserva toujours jusque dans son extrême vieillesse le même sentiment d'affection. Ses études littéraires durent être très fortes, si l'on en juge par la connaissance approfondie qu'il montre dans ses ouvrages de toute l'antiquité classique grecque et latine. Il apporta dès cette époque une ardeur au travail, et une application qui ne se démentirent jamais.

Il fit ses études médicales dans différentes universités, d'après son neveu, à Francfort-sur-l'Oder, d'après Dezeimeris. Il est probable qu'à l'imitation des étudiants de son époque, le jeune J.-H. Cohausen, visita les universités alors en vogue : Francfort-sur-l'Oder, Gœttingue, Hallé, Leyde, Amsterdam.

Nous avons cherché en vain à retrouver des traces de notre auteur dans ces différentes villes. Mais ni à Francfort-sur-l'Oder, ni à Breslau, où après la fermeture de l'université de Francfort ont été transportées les archives, ni à Berlin, le nom de Cohausen figure sur les anciens registres. Le Directeur de la Bibliothèque universitaire de Berlin, nous a répondu que ce nom n'existait pas dans les archives de l'Etat prussien. L'éditeur anglais de l'*Hermippus redivivus* qui ne semble pas être bien informé déclare que Cohausen est des plus anciens et des plus savants disciples de Boerhaave. Nous ne pensons pas

qu'il ait suivi les leçons du professeur de Leyde, puisqu'il était son aîné de trois ans, et que Boerhaave reçut le bonnet de docteur en 1693, à peu près en même temps que notre auteur.

Nous ne connaissons pas non plus la date de la soutenance de thèse de notre jeune étudiant. Nous avons en vain fouillé les bibliothèques pourtant si riches d'Haller.

Nous savons cependant par son neveu (1), que Cohausen fut dans sa jeunesse grand amateur de médecine spagyrique, qu'il s'occupa beaucoup de chimie, et que les secrets des hermétiques et des alchimistes du moyen âge captivèrent de bonne heure son esprit. Il nous est permis de supposer, si l'on veut absolument le rattacher à une doctrine, qu'il fut un admirateur de l'illustre Van-Helmont, dont il lut, relut et commenta les ouvrages. Mais nous ne croyons pas qu'on puisse dire qu'il fut l'élève du grand réformateur.

Le côté séduisant des doctrines du médecin belge, sa confiance dans la chimie dont les progrès étaient capables d'enthousiasmer un jeune esprit, ont pu un moment dominer et accaparer la pensée du novice, mais Cohausen était trop érudit, trop bien informé pour n'être pas renseigné sur les théories de Boerhaave, de Stahl et d'Hoffmann et pour ne pas voir ce qu'elles apportaient de neuf et de hardi dans l'édifice de la science.

Après avoir reçu le bonnet de Docteur, Cohausen revint dans sa ville natale, et y commença l'exercice de la médecine. La situation de sa famille lui permettait

(1) Œuvres inédites. In commercium litterarium. T. Ier p. 161.

les plus belles espérances. Mais il resta peu de temps à Hildesheim et son biographe nous dit qu'il quitta bientôt sa patrie pour se rendre dans la province de Westphalie à Coesfeld (auj. Koesfelt) près de Munster où demeurait son oncle. Il s'y adonna à la pratique médicale et sa science, sa piété, sa probité, son rare bonheur dans l'exercice de sa profession attirèrent sur lui tous les regards. Coesfeld était à cette époque la résidence d'été des princes évêques de Munster qui y avaient fait construire un château (1).

Ils venaient dans ce lieu se reposer des soucis du pouvoir. Le jeune Docteur fut probablement, pour une cause fortuite, mandé au château épiscopal, où son savoir et son habileté durent s'y faire remarquer. Sa société devait aussi ne pas déplaire aux puissants seigneurs, car Cohausen érudit, savant, était capable de discuter sur tout avec beaucoup de verve et d'à propos. Un événement allait précipiter sa fortune et causer la publication de son premier ouvrage.

Conrad Berthold Behrens médecin d'Hildesheim, membre de l'Académie Cesareo-Léopoldine, avait composé un traité sur la longévité humaine, et l'avait dédié au premier ministre de l'évêque de Munster, espérant ainsi gagner plus facilement les faveurs du maître.

Le succès répondit à ses vœux. Toute la cour fut en joie et félicita l'auteur, car les seigneurs et les courtisans espéraient trouver dans son livre le secret de la longévité et reculer ainsi de quelques années le continuel

(1) Dictionnaire de géographie de La-Martinière. Paris. 1741.

souci d'une mort prochaine. Une grande surprise attendait les lecteurs du livre de Behrens. Ils s'aperçurent, dès les premières pages, que le sujet était tout autre que ce qu'ils attendaient. L'auteur soutenait, en effet, que Dieu a fixé un terme à la nature humaine et que la prolongation de la vie est une chimère. C'en était assez pour faire rejetter par la cour celui qu'elle avait accueilli avec enthousiasme. Le livre fut donc mis de côté.

C'est dans ces circonstances que Cohausen composa son *Decas Tentaminum curiosa* Cosfeld 1698. Il était persuadé qu'un livre contenant les tentatives les plus curieuses et les plus étonnantes des anciens et des modernes sur la recherche du problème de la longévité humaine, serait accueilli avec beaucoup de faveur. Le travail présentait beaucoup de difficultés et l'auteur risquait d'être raillé.

Il nous avertit lui-même dans sa préface qu'il n'est point crédule, mais qu'il veut faire œuvre de vulgarisateur, en essayant de recueillir tout ce que les hommes ont trouvé sur cette question.

« Que celui qui s'apprête à parcourir cet ouvrage, dit-il, ne croie point que je suis assez présomptueux pour lui promettre le long âge de Nestor. Personne, suivant la parole de Cicéron, ne peut dire ce qu'il sera, non pas dans un an, mais même le soir ».

Les essais qu'il rapporte n'ont pas la prétention d'être des dogmes ni des oracles. Si quelques-uns paraissent curieux ou étranges, ils pourront sinon prolonger la vie, du moins faire passer agréablement les longues heures du jour.

Le livre de J. H. Cohausen est divisé en dix chapitres.

ou essais qui traitent des différents moyens de prolonger la vie. Le règne végétal, (cèdre, aloès, cinamomum), le règne animal (vipère, cerf, etc.) les étoiles, les livres saints, la nature, l'or ont servi à de merveilleuses préparations qui sont consignées ici pour la plus grande joie des érudits. Le point de départ de l'auteur est que l'arbre de vie avait été placé par Dieu dans le paradis terrestre. Les premiers hommes l'ont perdu et nous devons en chercher les succédanés.

Cohausen laisse au lecteur le libre choix dans cette immense quantité de formules et de recettes. Il aura quelque chance d'augmenter le nombre de ses années si son tempérament le lui permet. La santé, dit-il, est souvent interrompue par des maladies héréditaires que l'organisme a reçues de sa naissance. Gaudeant bene nati !

Heureux ceux qui viennent au monde sans tache, sans hérédité morbide.

Behrens se crut attaqué par ce livre et dans ses Selecta médica (1) refuta la doctrine de la médecine universelle qu'il croyait soutenue par notre auteur. Cohausen dédaigna ses attaques et prépara une nouvelle décade sur le même sujet.

(1) Selecta médica de médecinœ natura ac certitudine, médicis eorumque requisitis, etc.
Francfort et Leipsig, 1708. (Bibl. Nat. T, 21, 128).

DEUXIÈME PÉRIODE

(1700 à 1719)

Les honneurs. — Cohausen a la cour épiscopale. — Le *Neo-Thea*.

Le Pica Nasi. — Les Concours de Bordeaux

Cohausen avait dédié son livre (*Decas Tentaminum*) à Fréderic-Christian, évêque de Munster, burgrave de Stromberg, etc., et le prélat fut charmé autant de l'esprit de l'ouvrage que de l'érudition de l'auteur. Ce fut le commencement de la fortune du jeune docteur. L'évêque lui accorda de grandes faveurs (1). Il le nomma son premier médecin et lui donna le poste de médecin provincial des bailliages d'Ahaus et d'Horstmar, vacant par suite de la mort du docteur Giësen. Les compensations pécuniaires ne manquèrent pas non plus et Cohausen reçut entre autres dons, une faveur spéciale, celle de l'immunité personnelle. Ces distinctions lui attirèrent beaucoup d'envieux ; quelques notables de Munster qui briguaient le poste de médecin de l'évêque pour un can-

(1) Commercium litterarium. Tome I, p. 123.

didat de leur choix, lui en gardèrent un vif ressentiment.

Cohausen avait à ce moment trentre-quatre ans, et sa situation dans la province de Munster était considérable. Sans titres, il n'était ni professeur, ni chef d'école, sans protection, par sa seule activité et par son travail, il venait de conquérir le titre de premier médecin d'un prince très puissant.

L'évêque prince de Munster (1) était en effet, dans l'ancienne organisation de l'Allemagne, directeur du cercle de Westphalie, alternant avec l'électeur palatin comme duc de Juliers. Il siégeait comme prince de l'Empire à la diète générale, sur le premier banc du

(1) Munster en latin *Monasterium* mais dont l'ancien nom était *Mimigardevordia*, ou *Miningroda*, ou *Mimigardum* est une ville très ancienne fondé par Charlemagne en 794, qui en fit le siège d'un évêché. Le second de ses prélats, l'évêque Herman, y fit bâtir un monastère qui lui donna son nom Muuster ou Monasterium (voir pour l'origine de ce nom le Dict. historique et géographique de la Martinière, Paris, 1741)

La ville grandit rapidement, de nombreuses églises s'y élevèrent, et elle acquit bientôt une grande importance. C'était un usage au XVIIIe siècle que cet évêché fut possédé par des seigneurs jouissant encore de quelque autre.

Le comte de Metternich était en même temps évêque de Paderborn. L'électeur de Cologne possédait outre son archevêché, les évêchés d'Osnabruck, de Paderborn et de Munster

L'état de l'évêque de Muuster était séparé en deux parties : Haute et Basse.

Le Haut évêché comprenait les bailliages d'Ahusen (auj Ahaus), de Bocholt, d'Horstmar, de Stromberg, etc.

Le Bas Evêché ceux de Meppen, Vecht et Cloppenberg.

Les autres villes étaient Coesfeld (résidence des évêques), Warendorp, Stromberg, Ahusen.

college des princes, au cinquième rang, entre les évêques de Bâle et d'Osnasbruck.

Les évêques de Munster avaient un revenu considérable, plus de trois cent mille écus, et entretenaient autour d'eux une véritable cour. La situation pécuniaire et morale de leur premier médecin devait être excellente, et l'élévation brusque de Cohausen dut exciter bien des colères.

Le Dr Erhard dans son Histoire de Munster (1835), un des rares auteurs qui ait fait mention de notre médecin, nous apprend qu'il était en faveur particulière auprès du prince Frédéric-Christian, et qu'il prit part aux fondations sanitaires que ce prince aménagea pendant les diverses épidémies qui frappèrent à ce moment la Westphalie. Erhard parle de ce prince avec beaucoup d'éloges ; il favorisa les Lettres et les Arts, dit-il, soulagea les pauvres, fit construire pour eux des asiles, et pour ces besognes spéciales il trouva en Cohausen un précieux auxiliaire.

Que dut être la vie de notre auteur pendant cette période, dans les premières années de son séjour à Munster. Nous n'avons aucun document qui nous permette de faire une hypothèse quelconque. Mais d'après le caractère curieux et chercheur de notre écrivain, nous pouvons supposer qu'il profita de ce séjour pour se documenter largement sur les vices et travers de la haute société. Plus tard, dans son *De Pica Nasi*, il nous dit lui-même qu'il aimait la fréquentation des grands et qu'il prenait beaucoup de plaisir à leurs conversations frivoles et légères. Grand amateur de littérature, très érudit,

brillant causeur, plein d'esprit et d'à propos, J. H. Cohausen devait avoir des succès mondains. Cependant son goût pour l'étude et le travail ne pouvait lui faire apprécier beaucoup la vie oisive des courtisans. La mort de son protecteur l'évêque Frédéric Christian qui arriva le 5 mai 1706, et le changement de mœurs et de vie (1) qui marqua l'avènement de son successeur François Arnold, dut lui faire regretter sa vie paisible de Coesfeld. Salent Ernest. Eug. Cohausen nous dit dans sa courte notice biographique que le bruit d'une cour luxurieuse et affairée ne plaisait pas à son oncle et que de jour en jour il s'apercevait qu'il n'était pas fait pour apprécier les vanités et les querelles des courtisans.

Il lui fallait un lieu calme et paisible où il put s'adonner en paix à son goût pour les lettres. La mort de François Arnold le 25 décembre 1718 lui fut un prétexte pour sa retraite. Ce prince, grand seigneur, avait en ses quelques années de règne dissipé les ressources amassées par son prédécesseur. Ami du luxe et de la bonne chair, il s'était entouré d'une cour brillante, et sous son règne Munster était devenue une ville de plaisirs et de fêtes. François Arnold, mourut le 25 décembre 1718 dans le château d'Ahaus, sa résidence, à la suite de violentes douleurs dues à un calcul de la vessie.

Cohausen, abandonna donc sa dignité et les profits qu'il pouvait en retirer et se fixa à Vreden, où déjà depuis quelques années il allait se reposer auprès d'un de ses amis : le chanoine Nunning. Celui-ci joue dans la vie de J-H. Cohausen un rôle trop important pour que nous

(1) Voir Erhard, Histoire de Munster, 1835.

n'entrions pas à son sujet dans quelques détails biographiques.

Jodocus Hermann Nunning, chanoine du chapitre de Vreden, protonotaire apostolique, conseiller ecclésiastique de l'Electeur de Cologne prince de Munster, Clément-Auguste, fût toute sa vie l'ami dévoué de J. H. Cohausen. Il était né en 1675 à Schattorp dans le comté de Bentheim. Il étudia le droit à Helmstadt et à Prague, visita l'Italie et reçut le grade de docteur à Orléans. Il exerça la profession d'avocat à Munster, puis il commença de voyager avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Il se rendit à Vienne, puis à Berlin, et obtint un canonicat au chapitre de Minden. Revenu dans sa ville natale en 1706, il fut nommé écolâtre à Vreden et ayant été chargé d'examiner lès archives de cette ville, il tira de la poussière un grand nombre de pièces historiques (1). C'est de cette époque que datent ses premières relations avec Cohausen.

(1) Nunning fut plus tard récompensé par la charge de conseiller ecclésiastique, qui lui donna l'entrée des autres archives du pays. Il fit de semblables travaux à Essen. Il se retira dans sa terre de Wieckinghovium près de Borcken et employa ses loisirs à des travaux archéologiques et à sa correspondance avec des savants des pays voisins. Il a laissé de nombreuses lettres à son ami Cohausen. On les trouvera dans le *Commercium litterarium* de Sal-Ernest-Eug. Cohausen.

Il avait formé un cabinet curieux de médailles et d'autres antiquités qu'il légua avec sa bibliothèque à la ville de Munster. Il mourut dans sa terre de Wieckinghovium le 3 mai 1753, trois ans après son ami. Ses travaux ont beaucoup d'intérêt pour le diocèse de Munster ; ses écrits tirés à un petit nombre d'exemplaires sont très recherchés. On en trouvera une liste complète et raisonnée dans le *Commercium* de S. E. E. Cohausen.

Jamais deux esprits ne furent plus dignes de se comprendre et de s'estimer. L'amour des lettres, la culture de la poésie et des sciences, le désir de consacrer tous leurs loisirs à l'étude des antiquités de leur pays les enflammaient du même zèle. Dans tous les ouvrages du médecin de Munster on retrouve des traces de cette amitié. Nunning voyageait beaucoup, et malgré l'éloignement, sa pensée toujours présente pour son ami, lui dictait des lettres que Salent-Ernest-Eug. Cohausen nous a conservées dans son *Commercium litterarium curiosum.*

Cette amitié dut soutenir Cohausen pendant son séjour à la cour brillante de l'évêque François Arnold, et le fortifier dans son goût pour les lettres.

En 1712, il avait fait paraître sous le titre de *Mausoleum Gloriæ Politico Panegyricum* un éloge du prince évêque Frédéric-Christian dont les vertus et la grandeur d'âme avaient brillé avec tant d'éclat. Le livre imprimé à Coesfeld aux frais de l'auteur lui valut beaucoup d'éloges de la part de ses amis, et aussi de ceux de l'évêque.

Nous ne savons rien de sa pratique médicale pendant cette période. Elle n'offre probablement aucune particularité intéressante. Cohausen dut cependant être souvent consulté non seulement par l'évêque, mais aussi par les courtisans. Les grandes dames de Munster devaient apprécier ses manières distinguées d'homme de la cour, et il nous avoue lui-même dans son *Pica Nasi*, qu'il fréquentait la plus haute société de la ville.

Le fait suivant montre mieux encore quelle devait être sa situation dans la province de Westphalie.

Le comte de Manderscheid-Blanckenheim-Gerolstein, François-Georges, administrateur du comté de Bentheim (1), ayant voulu faire examiner et analyser les eaux d'une source de ce pays, choisit entre autres médecins, le docteur J. H. Cohausen. Lüning professeur à Lingen, Bucholtz médecin praticien de Haselunen n'ayant pas répondu à l'appel du prince, Cohausen se chargea, seul, de l'analyse de l'eau de la source. Ce fut l'origine de son *Benthemo-crene* (2) publié à Cosfeld en 1713. Dans ce volume in-12 de plus de 150 pages, écrit en allemand, que nous avons pu lire grâce à la complaisance du Président de la Société des Antiquaires de Munster, Cohausen décrit les qualités médecinales de la source, et son mode d'emploi interne et externe.

Le neveu de l'auteur nous apprend que, sur ses conseils, des thermes furent élevés à Bentheim, et que pendant nombre d'années, de toutes parts, on se rendait à la source. Tout le comté prospérait et louait le médecin qui par sa science et sa découverte lui avait apporté la richesse, quand le comte de retour dans son pays fit fermer les thermes, sous prétexte que l'affluence des visiteurs troublait la quiétude des cerfs du bois voisin. Quoiqu'il en soit, il nous est permis de supposer que le nom de J. H. Cohausen devait, par tout le pays de Munster, voler

(1) Bentheim, bourg de Prusse (Hanovre) à 60 kil. N. O. d'Osnabruck, 2.200 habitants, château fort, chef-lieu de bailliage. Jadis ch. l. d'un comté situé entre l'Over Yssel et l'évêché de Munster le long de la Vecht. Les comtes de Bentheim étaient feudataires immédiats de l'Empire. En 1793, le comte de Bentheim fut obligé d'engager ses domaines au Hanovre. Les comtes de Bentheim ont été faits princes en 1817.

(2) κρηνη, source.

de bouche en bouche, et que sa célébrité dut être grandie considérablement par la découverte de cette source médicinale. Les loisirs de sa pratique médicale, n'étaient pas d'ailleurs entièrement consacrés aux études médicales ou des sciences qui s'y rattachent.

Son ami Nunning venait de faire paraître son *Sepulchretum Westphalico-Mimigardico-Gentile* (Francfurti et Lipsiœ, 1713) sur les urnes et les pierres sépulcrales de la Westphalie payenne. L'ouvrage du savant chanoine de Vreden eut un certain retentissement dans le monde savant.

Les critiques contemporains couvrirent d'éloges l'auteur du traité. Le *Journal des savants* de 1715 en donna une analyse très complète, et loua beaucoup Nunning. J. H. Cohausen compléta l'étude de son ami et examina en physicien ce qui avait été examiné en antiquaire. Son ouvrage, *Ossilegium historico-physicum*, bien que renfermant, d'après Carrère (1), parmi des choses intéressantes, beaucoup de puérilités, fut annoncé et analysé dans le *Journal des savants* de 1715. En Allemagne, les savants furent unanimes à louer l'œuvre des deux amis, et nous retrouvons des traces de cette opinion dans une lettre adressée à Nunning en 1731 par le Dr Senckenberger.

L'année 1716 vit paraître deux ouvrages importants de Cohausen et qui valurent à l'auteur une grande célébrité : le *Neo-Thea* et le *Pica Nasi*.

Cohausen, fréquentant la cour, vivant parmi les princes et les seigneurs, recherché probablement en sa qualité

(1) Bibl. littéraire historique et critique de la médecine ancienne et moderne, Paris 1776.

de médecin du prince évêque par les bourgeois et les notables de Munster était bien placé pour connaître les vices de la société de son temps.

Parmi les défauts ou les vices, comme l'on voudra, qui frappèrent le médecin et l'hygiéniste et qui eurent le don d'exciter sa verve, deux surtout méritent notre attention : l'*abus du thé,* et *l'abus du tabac à priser*. Cohausen était sobre, d'une grande simplicité de manières, et c'est probablement à cette hygiène sévère qu'il dut de prolonger sa vie au delà des limites ordinaires. En sa qualité de médecin, il voulut s'opposer à cette fureur de prendre du thé à tout propos qui venait de s'emparer d'une partie de l'Allemagne du Nord, apportée par les Hollandais. Le tabac à priser ne sévissait pas moins, et notre auteur exerça particulièrement sa verve contre les priseurs, prenant pour parler du thé un ton un peu plus doctrinal.

Le Neo-Thea et le Pica Nasi (1716).

Cohausen écrivit ces deux ouvrages pendant une retraite qu'il fit à Vreden auprès de son ami Nunning. Le *Neo-Thea* est antérieur de quelques mois au *Pica Nasi*. C'est ce que Cohausen lui-même nous apprend dans sa dédicace de la satire contre le tabac, adressée à son ami d'Amsterdam, *Grasper*, qui avait déjà traduit le livre sur le thé. Pour comprendre l'importance de cet ouvrage, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques développements historiques.

Le thé (1) fut apporté en Europe par les Hollandais dont

le pays était alors à l'apogée de sa gloire et de sa prospérité. Les savants venaient se retirer dans ses villes hospitalières et laborieuses, ses marchands étaient les routiers des mers. Descartes se retire en Hollande et ses théories médicales y eurent d'autant plus de succès qu'elles flattaient la cupidité des marchands. Il vantait en effet les excellents effets de la nouvelle plante, et lui accordait la propriété d'atténuer le sang et de prévenir les maladies.

En Allemagne même, l'usage de boire du thé, s'introduisit avec les systèmes de Descartes et de Sylvius, lorsque l'électeur de Brandebourg eut appelé plusieurs médecins hollandais à sa cour. Un de ceux-ci, Corneille Dekker dit Bontékoë (2) surpassa de beaucoup dans son attache ment aveugle le système de Sylvius dont il adopta les idées. Il donna des règles pour prolonger la vie, et écrivit trois petits traités sur le café, le thé et le chocolat (1686).

L'art de Bontekoë pour prolonger la vie se réduit aux règles suivantes : fumer sans cesse du tabac, boire continuellement du thé, avoir en cas de nécessité recours au café et prendre de l'opium dès qu'on éprouve la plus légère indisposition.

Comme l'usage de fumer date de l'époque de la découverte de la circulation, c'est aussi le meilleur moyen de favoriser cette fonction, que de respirer continuellement la fumée du tabac : les femmes doivent engager leurs époux à ne jamais quitter la pipe, et entretenir constam-

(1) Pour l'histoire du thé en France, voir l'ouvrage de M. A. Franklin, Paris, 1893. (*La Vie privée d'autrefois, le Café, le thé et le Chocolat*).

(2) Bontékoë (Corneille) célèbre médecin hollandais, mourut à 38 ans, en 1685.

ment la théière auprès du feu. Quant à ce qui concerne le thé, c'est un remède unique pour prévenir l'épaississement du sang, cause de toutes les maladies, et pour détruire les acides dans l'estomac. parce qu'il renferme un sel volatil oléagineux, et des esprits subtils qui ont une grande affinité avec les esprits animaux. Il fortifie la mémoire et toutes les forces de l'âme en sorte qu'il est indispensable pour perfectionner l'éducation physique. Dans les fièvres, il n'y a rien de meilleur que de boire quarante ou cinquante tasses de thé l'une après l'autre : cette boisson nettoie le marais du pancréas.

Presque tous les médecins de cette époque en Allemagne considéraient le thé comme une panacée contre toutes les espèces d'épaississement et d'acreté acide des humeurs.

Boerhaave et Hoffmann s'élevèrent contre ces abus, et ce dernier publia en 1689 un écrit remarquable (1), où il montrait l'insuffisance des acides et de l'épaississement des humeurs pour l'explication des maladies.

Loin que toutes les fièvres proviennent de la surabondance des acides, les acides eux-mêmes sont d'excellents moyens curatifs. Hoffmann prit la défense de la saignée et blama le trop grand usage du thé.

Cohausen s'éleva lui aussi avec vigueur contre l'abus du thé. Médecin d'une cour princière il avait certainement dû observer les funestes effets de la plante sur des sujets déjà nevrosés. Il était plus que tout autre capable de juger ce que valait l'infusion si vantée. Il propose dans

(1) Exercitatio Acroamatica de acidi et viscidi, pro stabiliendis omnium morborum causis, et alkali fluidi pro eisdem debellandis, insufficientiâ. Francofurti ad Mœnum, 1689, in-4°.

son livre après en avoir montré les dangers, de remplacer le thé par d'autres plantes : la véronique, la bétoine, le basilic et la sauge (1) : et il donne une liste de thés : pectoral, catarrhal, bèchique, asthmatique, phtisique. Le livre écrit en allemand fut imprimé à Osnabruck en 1716. On pense bien qu'il fit grand bruit en Hollande, et que Cohausen dut paraître un censeur bien téméraire. Cependant, les approbations ne lui manquèrent pas ; un vif sentiment de curiosité se manifestait autour de l'ouvrage. Un de ses amis, Grasper, se chargea de la traduction hollandaise qui parut à Amsterdam en 1719.

Les amateurs du livre furent nombreux et tous les exemplaires mis en vente furent bientôt enlevés. C'est alors que pour satisfaire au désir de ses clients, un libraire de Lemgo en publia une troisième édition en 1728, avec des annotations d'un médecin nommé Kreutermann. Mais celui-ci croyant que l'auteur du livre était mort, ajouta au premier traité, un appendice sur le café, le chocolat, le vin, la bière, le tabac, etc. Haller (2) regrette de ne pouvoir distinguer dans ce livre ce qui appartient à Cohausen et à ses deux continuateurs Valentin Kruitmann et Christian Helwig, et en donne une analyse assez complète.

Nous n'avons pu consulter le *Neo-Thea*, que nous n'avons découvert que dans la bibliothèque universitaire de Breslau.

(1) La sauge a été considérée par les anciens comme un remède procurant la longévité.
L'école de Salerne l'a vantée dans des vers bien connus : « Cur moriatur homo cui Salvia crescit in horto ? etc.

(2) Bibliotheca medicinæ praticæ, t. IV. Bâle 1788.

Nous savons par les témoignages du temps que c'est un écrit satirique, où l'auteur donne des règles d'hygiène qui lui sont personnelles.

La dissertation satyrico-physico-médicale sur le *Pica Nasi* est une des œuvres humoristiques de Cohausen, qui piquèrent le plus vivement la curiosité des contemporains.

Ecrite d'une plume alerte et fantaisiste, enrichie de nombreuses citations, illustrée d'un frontispice symbolique, elle constitue un document des plus intéressants sur l'état de la société Westphalienne au temps de Cohausen. Elle eut un très vif succès et l'auteur fut chaleureusement félicité par ses amis.

Le livre est orné d'un frontispice curieux. Au-dessous d'un portail symbolique constitué par une double rangée de colonnes et s'ornant d'une tête bouffonne au nez barbouillé, aux narines fortement ouvertes et à qui deux faunes présentent d'un même geste rythmique la prise de tabac, sont groupés différents personnages.

Un faune, couché au premier plan, érige au-dessus de sa tête une pancarte sur laquelle sont écrits ces mots : *Pica Nasi* et derrière lui les priseurs s'amassent.

Voici d'abord le marchand qui, grimpé sur ses tréteaux où grimace une guenon, attire et retient autour de lui, par ses boniments, la foule des curieux dont le nez va bientôt se ternir de la poudre sternutatoire. Toutes les classes de la société y sont représentées : des marchands au pouce épais et large, capable de porter là où il convient une ample provision de la poudre précieuse. Leurs tabatières sont larges, ventrues et leur masse s'exalte en flancs rebondis.

Des artisans s'y font remarquer par leurs vêtements plus simples. L'un d'eux assis sur sa brouette qu'il vient d'arrêter tend à un manœuvre chargé d'une lourde échelle une immense tabatière.

Le beau sexe n'est pas oublié dans cette gravure satirique. Les femmes entourent et serrent de près la table où le charlatan débite avec sa poudre ses insipidités quotidiennes. L'une d'elles, gagnée par les raisons du maître ès-langues, reçoit en échange de sa monnaie de quoi exciter sa muqueuse et dissiper les migraines qui la tourmentent.

A droite sont groupés les représentants des hautes classes ; le bourgeois cossu qui souille majestueusement son jabot immaculé, l'ecclésiastique, l'élégant du jour qui, chapeau bas et galamment incliné, offre à une élégante une minuscule prise dans une mignonne boîte. Tous se livrent à leur passion favorite avec un air de satisfaction béate.

C'est là le résumé du livre ; car le *Pica Nasi* a gagné toute la société et notre auteur a de quoi exercer sa verve satirique.

L'ouvrage de Cohausen est divisé en deux parties qui traitent, la première de l'abus du tabac, la seconde des inconvénients, des maladies qui en résultent. Après avoir expliqué ce qu'il entend par *Pica Nasi* (le pica est dans l'ancienne médecine un appétit dépravé de l'estomac, du goût, de l'odorat, etc., qu'éprouve une personne pour des choses souvent absurdes), il montre la société toute entière se livrant avec fureur à la poudre sternutatoire.

A table, à la promenade, à l'église, on porte sa tabatière. Les hommes, les jeunes gens, les enfants, les femmes, tous luttent à l'envi et se barbouillent le nez à qui mieux mieux. Toute cette première partie essentiellement descriptive est enrichie d'anecdotes curieuses, plaisantes, semée de vers latins imités des satiriques, et même de vers français. Le lettré fin et délicat qu'est l'auteur, s'y montre en une foule de rencontres et nous avouons le plaisir que nous avons éprouvé dans cette traduction.

La seconde partie est médicale ; elle traite des affections dont peuvent être atteints les priseurs invétérés. Voyons quelles sont les raisons apportées par l'auteur, puisque la lutte contre le tabac dure toujours quoique moins aiguë qu'autrefois.

L'*odorat* est diminué et même perdu, parce que, dit Cohausen, les nerfs perpétuellement excités s'émoussent et que la lymphe qui humecte la membrane disparaît. Les pétophiles (1) dit-il, présentent des troubles particuliers de ce sens ; ils ont une antipathie marquée pour certaines odeurs : lis, jasmin.

La *voix* peut être profondément altérée par obstruction des fosses nasales. Cohausen nous cite une lettre d'un de ses amis, Lipsius, qui, de passage en Westphalie, coucha dans une auberge remplie de voyageurs. Ceux-ci faisaient un tel vacarme avec leurs nez qu'on se serait cru en compagnie « de chevaux, de poussins, de veaux, de porcs, etc. ».

L'éternuement trop fréquent peut suivant Cohausen

(1) De petum, tabac, φιλος, ami.

avoir de funestes effets sur le cerveau et sur les poumons.

La *vue* peut être abolie par l'abus du tabac : Ettmuller (1) Bartholin, Plater (2) en citent des exemples, et Cohausen nous raconte un fait qui lui est personnel. Comme il s'agit d'une consultation médicale, nous ne résistons pas au plaisir de la citer. Elle jette un jour singulier sur la façon dont notre médecin devait converser avec ses clients. Nous lui laissons la parole :

« Il y a quelques années, un ecclésiastique vint me consulter. Il avait les yeux larmoyants, injectés de sang et craignait de perdre la vue. J'ignorais ses mœurs et sa manière de vivre; je soupçonnais toutefois qu'il était grand amateur de vin et de tabac. Il l'avoua d'ailleurs très volontiers. Je l'avertis qu'il devait s'abstenir de vin et de tabac sous peine de perdre la vue. Ami, lui dis-je, car il était lettré, avez-vous lu Martial ? — Oui — Eh bien, ceci peut vous rendre prudent :

> Potor nobilis, aule, lumine uno
> Luseus, Phryx erat, alteroque lippus,
> Huic dicit medicus, bibas caveto
> Vinum, si biberis, nihil videbis.
>
> Livre VI. Ep. 78.

Je souhaite que ce ne soit pas là pour vous un funeste présage. Je vous avertis cependant. Je ne connais pour

(1) *Ettmuller* (Michel) 1644-1683. Un des plus célèbres professeurs de l'Allemagne au XVII[e] siècle. Né à Leipzig, il y étudia, parcourut la France, l'Italie, la Hollande, revint dans sa ville natale où il fut nommé professeur de botanique, de chimie et d'anatomie. Il fit partie de l'académie des curieux de la nature, et attira à Leipzig une quantité considérable d'élèves. Il mourut phtisique en 1683.

(2) Plater (Félix), célèbre médecin de Bâle (1536 à 1614).

vos yeux d'autre remède qu'une sage modération. Et pour fortifier les paroles du poète je lui citai ces paroles de Magnen (1) : « dans les affections oculaires, évitez le tabac car il excite les fluxions, en conduisant les humeurs à la partie malade ». Mais l'ecclésiastique se récriant que cela lui était impossible, je restai stupéfait devant une telle parole tombée de la bouche d'un prêtre.

O nécessité lamentable d'une funeste habitude ! s'écrie Cohausen. O honteux esclavage !

L'*ouïe* est influencée d'une façon désastreuse. En voici l'explication d'après notre auteur. Les éternuements fréquents ébranlent le nerf acoustique et rendent flasque la membrane du tympan.

Enfin, le *cerveau*, les *poumons*, le *cœur* présentent des lésions connues de tous les médecins, et notre auteur apporte un cas de polype de l'œsophage qu'il attribue au tabac.

Après une réfutation de l'apologie du tabac faite par Sganarelle dans le Don Juan de Molière (2). Cohausen aborde un chapitre qu'il développe longuement, celui des femmes. Il conjure le beau sexe de laisser la tabatière, de ne pas s'exposer à perdre tout ce qui fait son charme. Nous citons plus loin (3) la conversation qu'il écrit (en français) entre deux sœurs dont l'une aime le tabac qui est à la mode et l'autre le repousse.

(1) *Magnen (Jean-Chrisostôme)* né à Luxeuil, en Franche-Comté, fut professeur à Pavie dans le XVII[e] siècle. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres un traité sur le tabac.

(2) Acte 1[er]. Sc. I.

(3) Voir notes et éclaircissements.

Tel est ce livre d'un médecin et d'un hygiéniste. Les théories médicales en peuvent être discutées, mais ce qui est au dessus de tout débat, c'est l'élégance du style, le charme, l'agrément, qui se dégagent de ce ton plaisant et enjoué et de cette merveilleuse érudition.

L'activité de Cohausen ne se contentait pas des travaux que pouvait lui offrir la pratique médicale.

Très érudit, très renseigné sur tout ce qui se passait dans les universités allemandes et étrangères, il voulut essayer ses forces dans les luttes savantes qu'offrent chaque année les académies. Son ami d'Amsterdam, Grasper, lui parla des concours de l'Académie des Belles Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux. C'est ce qui résulte très nettement de la préface du premier mémoire de J.-H Cohausen sur le phosphore. Notre auteur saisit cette occasion, et pendant trois années consécutives il envoya des travaux à Bordeaux.

Les concours de Bordeaux.

Parmi les Universités de France, après Paris et Montpellier dont la gloire brillait alors du plus vif éclat, l'Université de Bordeaux occupait un des premiers rangs. Il existait à l'Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de cette ville une fondation du duc de la Force (1),

(1) Le prix du duc de la Force a été décerné jusqu'en 1789. A l'époque de la Révolution tous les prix de l'Académie de Bordeaux ont été supprimés. Le nom du duc de la Force ne figure plus dans la liste des prix d'ailleurs fort nombreux que distribue chaque année la Faculté de Bordeaux (communiqué par M. le Prof. Bergonié.)

qui accordait chaque année une somme de trois cents livres à l'auteur du meilleur mémoire sur une question proposée. Les candidats étaient nombreux, car les savants désiraient beaucoup remporter ce prix, tant à cause de la récompense qui y était attachée, que pour l'honneur insigne dont il était la marque. Cohausen se mit donc sur les rangs et d'après son insistance (il prit part à trois concours consécutifs) et d'après le dépit manifeste dont son neveu s'est fait l'historien, il tenait beaucoup à une victoire. Un sujet de physique, un sujet d'anatomie, un sujet de chimie furent proposées pour les concours pendant les trois années 1717, 1718, 1719.

Les trois mémoires qui furent envoyés par Cohausen se trouvent encore dans la Bibliothèque de la ville de Bordeaux. Le premier, (*Lumen novum phosphoris accensum*), y existe imprimé et est inscrit au catalogue de 1830 sous le numéro 3433. Ce volume se trouve aussi à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris dans la section Sciences et Arts sous le numéro 8056.

Les deux autres : *Capsulæ Atrabilariæ anatomice et chymicè reclusæ* et *De Causa multiplicationis in fermento* sont des manuscrits qu'il nous aurait fallu consulter sur place.

Nous avons donc dû nous contenter des renseignements que nous a donnés sur ces mémoires, l'histoire bibliographique de S. E. E. Cohausen.

M. le professeur Bergonié et M. Céleste bibliothécaire de la ville de Bordeaux, ont bien voulu nous fournir des indications sur ces manuscrits et sur le prix du duc de la Force.

En 1717, l'Académie proposa une question de physique générale ; elle demanda d'expliquer la cause de la lumière du phosphore soit naturelle soit artificielle.

Cohausen fit imprimer sa thèse à Amsterdam sous le titre suivant : *Lumen novum phosphoris accensum*, et l'envoya, ornée de cinq gravures hors texte, avec une dédicace, au Doyen et aux Professeurs de l'Académie de Bordeaux. Malheureusement il ignorait les conditions du concours, et M. Navarre, secrétaire perpétuel de l'Académie, les lui rappela dans une lettre insérée par S. E. E. Cohausen dans son *Commercium litterarium*. Les candidats devaient envoyer non des imprimés, mais des manuscrits et leur travail devait arriver avant le premier janvier de l'année suivant celle où le prix avait été proposé. La lettre de M. Navarre est très élogieuse pour Cohausen et témoigne de l'admiration de toute l'Académie pour l'œuvre du médecin de Munster.

Le prix fut accordé à un certain abbé Dortous de Magnan, qui l'avait conquis déjà les deux années précédentes.

Nous avons pu consulter l'ouvrage du Dr Cohausen à la Bibliothèque de l'Arsenal.

C'est un in-8° de plus de trois cents pages orné de cinq gravures sur acier, représentant divers phénomènes lumineux.

Il porte la mention suivante due probablement à la plume d'un des bibliothécaires : « Excellent traité sur tous les corps lumineux c'est-à-dire, les corps électriques les phosphores, et les pyrophores, les vers luisants, le bois pourri, les sels qui donnent de la lumière pendant

la trituration. L'auteur n'y a mis que l'assemblage ».

Le livre est dédié aux professeurs de l'Académie de Bordeaux, et contient des épitres de félicitations des amis de l'auteur entre autres de Abel Vogel, docteur en médecine et en philosophie, et du Dr Desiderius Worstius.

Nous regrettons que les limites de notre travail ne nous permettent pas d'analyser ce livre si curieux, rempli de tant de faits intéressants, pour le physicien et le médecin. Nous en donnons un rapide résumé.

L'ouvrage de Cohausen est divisé en trois parties précédées d'une introduction sur l'origine de la lumière et sur les théories qui ont essayé de l'expliquer.

La première partie consacrée aux phosphores naturels, traite des phénomènes de phosphorescence, des météores des noctiluques marins et des causes de la lumière qu'on observe parfois dans la mer. Un chapitre spécial indique les phosphores terrestres qu'on rencontre dans les minéraux, les pierres, les gemmes, et en donne la cause.

Les animaux et les végétaux présentent aussi des phénomènes lumineux qui sont étudiés dans deux sections.

La deuxième partie traite des phosphores et des pyrophores artificiels, dus à des préparations chimiques ; la pierre infernale de Bologne, l'urine phosphorescente, les magnétismes lumineux, les pyrophores végétaux et animaux.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage concerne les phosphores hermétiques.

Elle traite de la cause et de l'origine de la lumière et de la matière première d'après les théories des adeptes.

Cet ouvrage est un résumé excellent de toutes les théories anciennes qui ont tenté l'explication des phénomènes lumineux.

Les citations y sont nombreuses, et il n'est pas possible, quelque scepticisme qu'il faille professer à l'endroit de toutes les superstitions qui y sont rapportées, de ne pas admirer l'érudition de celui qui a composé un tel livre. On y trouve plusieurs observations singulières sur le développement des molécules ignées qui existent dans notre corps et sur les effets qu'elles produisent lorsqu'elles sont mises en actions. On y voit entre autres, l'histoire d'un gentilhomme qui, après avoir bu une grande quantité d'eau de vie, vomit des flammes et en fut consumé, et celle d'une femme qui après avoir fait pendant trois ans un usage très considérable de la même liqueur fut en une nuit réduite en cendres, sans qu'on vit aucun vestige de feu dans ce qui l'environnait.

Cohausen tenait à réparer son échec involontaire de l'année précédente, et en 1718, il prit part de nouveau au concours. Son travail sur les capsules atrabilaires. (*Capsulœ atrabilariœ dissertatio physico-anatomica*) fut adressé au secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux accompagné d'une lettre annonçant l'ouvrage et renfermant son nom sous pli cacheté.

Mais notre auteur était poursuivi par une sorte de fatalité. Voici la lettre qu'il reçut peu après de Bordeaux.

à Bordeaux le 23 may 1718.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer une réponse de H. Navarre, secrétaire de l'Académie Royale des sciences de Bordeaux.

Elle avait été oubliée dans son eabinet par la négligenee de ses valets, qui ont confessé la chose : il a reçu l'Epistola Nuncupatoria de votre ouvrage sur l'usage des reins succenturiaux, mais on ne sait par quelle caùse il s'est perdu dans le bureau de Hollande ou de Paris, car il est certain qu'il n'est pas venu à Bordeaux où l'on a fait toute la recherche possible pour le trouver. On plaint beaucoup eet ouvrage, tant par l'estime, qu'on a concu de tous ceux qui partent de votre main, que par le désir de vous faire quelque plaisir, et de reconnaître la vénération que vous avez pour l'académie. On ne sait si les commis de Bureau de Hollande n'auraient point supprimé votre paquet pour profiter de l'argent du port franc, ou si le paquet affranchi jusqu'à Paris n'y a point demeuré pour n'avoir pas été affranchi, jusqu'à Bordeaux. Pour prévenir un tel cas, on croit, qu'il serait mieux d'adresser votre paquet à un Marchand de Bordeaux qui en payera ici le port, comme on en use pour les lettres communes. Néanmoins on espère que vous voudrez encore nous envoyer votre ouvrage sur les reins succenturiaux, par quelque voye sure, afin de l'enregistrer dans les mémoires de l'Académie. J'oserai vous dire, Monsieur, ce que l'on a dit ici de votre ouvrage sur les phosphores, qu'il aurait peut être remporté le prix, s'il fut venu à temps pour le concours. Je suis avec tout le respect possible.

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
Brun, Imprimeur de l'Académie Royale
Des Sciences de Bordeaux.

Encore une fois donc, Cohausen voyait le prix lui échapper. Les professeurs de l'Académie de Bordeaux déplorèrent cette fatalité et la perte d'un si élégant opuscule fut ressentie en Hollande. Un des amis de l'auteur, *Grasper*, dans une lettre adressée à Cohausen lui dit

qu'il a communiqué ses ouvrages ; le *Pica Nasi*, le *Neo Thea*, à l'illustre Ruysch, et que l'éminent professeur en avait été ravi. Mais la nouvelle du travail sur les capsules atrabilaires, lui avait causé encore plus de joie, et le savant anatomiste avait demandé qu'on lui procurât l'ouvrage. Nous ignorons si Grasper put répondre au désir du vénérable vieillard, car Sal.-Ernest-Eug. Cohausen, nous dit que le livre ne fut pas imprimé.

Le manuscrit de Cohausen n'était probablement pas perdu, mais seulement égaré, car il existe encore dans la Bibliothèque de Bordeaux. M. le professeur Bergonié nous en a envoyé un résumé qu'on trouvera dans le catalogue des œuvres de Cohausen.

Nous savons aussi par le neveu de l'auteur qu'il comprenait sept chapitres. Après avoir rappelé les différentes opinions sur la stucture et la nature des reins succenturiés, et avoir refuté quelques théories erronées, Cohausen démontrait que les reins ne sont pas le receptacle de l'Atrabile et que le suc contenu dans ces capsules n'est pas acide. L'ouvrage se terminait par un chapitre où l'auteur exposait sa théorie sur la nature véritable du suc des reins succenturiés.

En 1718, J.-H. Cohausen retiré à Vreden, envoya un nouveau mémoire à l'Académie Royale des Sciences et Arts de Bordeaux. La question posée était celle-ci : *Quæ sit causa multiplicationis in fermento.*

La question des ferments était à ce moment à l'ordre du jour. Aux théories de Paracelse, de Van Helmont, de

Bayle (1) avaient succédé les explications de Hales (2), de Stahl, de Black.

Cohausen suivant sa coutume composa un mémoire moitié historique, moitié critique. Après avoir indiqué que le ferment est de nature spirituelle plutôt que corporelle, et décrit les divers modes d'action des différents ferments, il entre dans l'explication des phénomènes de la fermentation. Il explique les causes extérieures qui la favorisent et la retardent, celles qui l'étendent. Il rejette le principe sulfureux et les particules huileuses comme causes de ces phénomènes et essaie d'établir une analogie entre le feu et le ferment.

S. E. E. Cohausen à qui nous empruntons ces détails nous raconte aussi la dernière injustice dont son oncle fut victime. Que ne fait pas la haine entre nations ! s'écrie-t-il.

L'Académie Royale de Bordeaux décida en effet que le prix ne serait pas distribué parce que personne ne l'avait mérité.

En Allemagne, on fut persuadé que c'était là un acte d'hostilité, et qu'on ne voulait pas donner le prix à un Allemand. Aussi les témoignages d'estime et de félicitation furent de toutes parts adressés à l'auteur pour le venger de l'injustice flagrante.

Notre rôle d'historien nous oblige à n'accepter qu'avec réserve ces affirmations, non dans un esprit de mesquine

(1) *Bayle*, savant médecin et physicien du XVIIe siècle fut professeur royal de la Faculté des Arts à l'Université de Toulouse.

(2) *Hales-Etienne* (1678 à 1761) philosophe et physicien anglais. Il a rendu de grands services à la médecine.

rivalité internationale, mais par justice. Il est possible — et les idées de l'époque étaient assez étroites pour le permettre — que sa qualité d'étranger ait fait exclure Cohausen, mais, dans l'absence de tout document sur ce point, nous devons suspendre notre jugement.

Telles furent les relations de J.-H. Cohausen avec l'Académie Royale de Bordeaux. Elles nous montrent en ce médecin, un érudit, un travailleur, toujours en éveil, et dont l'activité ne souffre pas d'être ralentie. Il n'est point banal de voir au commencement du XVIII[e] siècle, un médecin praticien allemand concourir pour une récompense dans une université française. Cohausen n'était en effet, ni chef d'école, ni professeur. Son titre de premier médecin des évêques de Munster ne lui donnait aucun privilège dans le monde savant, et il n'en est que plus remarquable qu'il n'ait pas craint de briguer les récompenses d'une Académie étrangère.

TROISIÈME PÉRIODE

(1718-1732)

—

VREDEN

—

VIE DE FAMILLE. — SES ÉLÈVES. — LE *Lucina Ruyschiana.* — L'*Archeus febrium faber et medicus.* — L'*Helmontius ecstaticus.*

A la mort de l'évêque François Arnold (1719), l'évêché de Munster fut annexé à l'archevêché de Cologne dont le titulaire portait concuremment le titre d'évêque de Munster.

Nous avons dit que depuis quelques années déjà, depuis 1714, J.-H. Cohausen ne faisait plus que de rares apparitions à la cour et passait presque tout son temps à Vreden. C'est de cette ville que sont datés les mémoires qu'il envoya à l'Académie de Bordeaux.

L'Electeur de Cologne, prince de Munster, n'accepta pas la démission que lui avait envoyée Cohausen, de sa charge de médecin provincial. Il lui rendit son titre et S. E. E. Cohausen nous apprend (*Commercium littera-*

rium, T. I, p. 131), que son oncle aurait pu, s'il l'avait désiré, conquérir encore d'autres honneurs.

L'archevêque de Cologne, Clément-George, voulait lui offrir une chaire de professeur, dans une des plus célèbres universités de la région. Cohausen, modeste et ami de l'étude silencieuse, refusa et resta dans sa petite ville de Vreden.

Il y passa le reste de sa vie, partagé entre les devoirs de sa pratique médicale, ses travaux historiques et littéraires, et ses affections de famille.

A cette époque J-H. Cohausen était déjà marié ; sa situation à la cour de Munster dut le faire rechercher, et en l'absence de documents précis, nous avons établi que ce fut vers l'an 1715 qu'il se maria.

Les renseignements que nous avons recueillis dans ses ouvrages et dans ceux de son neveu indiquent qu'il eut au moins deux fils et trois filles.

Ses deux fils à l'imitation de leur père et sous sa direction embrassèrent la carrière médicale. Haller dans sa *Bibliothèque Anatomique* tome II signale la thèse de Bernhard Engelbert Cohausen « *De chylopœa, ventriculi a triturationis mechanicæ commercio vindicata* » Hardervic (1) 1735 in-4°.

Nous retrouvons encore la trace de ce fils dans l'*Helmontius ecstaticus* pour lequel B. E. Cohausen félicite son père, et dans l'*Hermippus Redivivus*. B. E. Cohausen

(1) Harderwyck, ville du royaume de Hollande, province de Gueldre au N. O. O. d'Arnhem sur le Zuyderzée, renommée pour son université qui fut fondée en 1648.

alors docteur, envoya à son père une épitre de félicitation pour son nouvel ouvrage.

L'autre de ses fils, Henri Joseph, fit aussi ses études médicales d'abord à Vreden dans la maison paternelle. Il dut fréquenter ensuite les universités voisines. Il nous a laissé sous le titre de (*Europæ arcana medica, Francfort 1757*) un recueil de formules des médecins célèbres de son temps.

Les *Nova Acta Eruditorum* de Leipzig 1761, contiennent encore une observation de Henri Joseph Cohausen « *fluxu cœliaco cum Diabete complicato feliciter sanato* »

Enfin l'Index Catalogue signale du même auteur fils de l'Archiâtre de Munster l'opuscule suivant : *De modo qua adstrigentia in interna inflammatione externe adhibita agunt.* in-12. Duisburgi, 1787.

Nous ignorons si Cohausen eut d'autres fils ; mais il eut encore trois filles et l'épitre adressée en 1742 par S. E. E. Cohausen à son oncle est très explicite sur ce point. Le neveu félicite le vieillard d'avoir autour de lui trois filles et sa femme qui l'entourent de leurs soins et de leur affection.

De 1719 à 1726, Cohausen retiré à Vreden s'adonna probablement à la pratique médicale et s'occupa de l'éducation de ses enfants. Son historiographe nous dit en effet qu'il exerça la médecine avec un rare bonheur et une renommée universelle, autant en Westphalie qu'en Hollande et dans les contrées voisines.

Rien ne pouvait le détacher de ses devoirs, dit son biographe, ni les jeux, ni les promenades, ni les entretiens oisifs, ni les amis ignorants, ni les banquets. Il

passait son temps à lire, à écrire, à méditer et à étudier. Là était son unique consolation et sa sauvegarde.

Cohausen aimait à s'entourer de jeunes gens et son neveu nous raconte qu'il en dirigea ainsi plusieurs, dans leurs premières études. Il entreprit cette tâche, non par l'espoir d'une vaine gloire, mais par amour du travail. Il avait une grande facilité d'élocution, et s'exprimait très élégamment en latin. Il instruisit donc, non simultanément, mais successivement dans les principes de l'art, cinq jeunes gens, et s'acquitta de sa tâche avec autant de facilité que de méthode. Le premier de ses élèves fut le Dr A. Tenda qui cueillit avec louange les lauriers du Doctorat. Malheureusement ce jeune homme mourut de phtisie quelques années après à Borcken, où il était physicien. Salentinus Ernestus Eugenius Cohausen, son neveu, lui succéda en 1720. Notre auteur accueillit son neveu, à bras ouverts, et s'appliqua de toutes forces à son éducation. Avec quel soin, quelle patience et quelle sollicitude, dit S. E. E. Cohausen, mon oncle m'instruisait dans la physiologie, la physique expérimentale, la chimie, la pathologie et les autres sciences. Il n'orna pas mon esprit de vaines théories, ni de choses inutiles, ni des subtilités des grammairiens, il n'encombra pas ma mémoire d'étymologies stériles, mais il me conduisait sans ennui jusque dans les plus profonds secrets des lettres, et m'en faisait voir les intimes beautés.

Mais bientôt le jeune Salentinus lui-même dut aller compléter ses études dans les universités voisines. Il fut remplacé par l'aîné des fils de Cohausen, Bernard Engelbert qui, après avoir reçu le bonnet de docteur, exerça

d'abord la médecine à Zwolle, en Hollande, puis se retira à Borcken comme archiâtre des bailliages d'Horstmar-Ahaus. Henri-Joseph son second fils, continua la série des élèves de l'éminent praticien. Le cinquième fut François-Antoine Lohra qui devint dans la suite physicien de l'archevêque électeur de Mayence.

Les soins qu'il donnait à ces jeunes gens n'empèchèrent pas Cohausen d'écrire de nouveaux ouvrages. Sa verve satirique se manifesta de nouveau dans deux écrits qui parurent en 1726; le *Raptus Ecstaticus in montem Parnassum*, et le *Clericus Deperrucatus*. Le premier de ces ouvrages est une nouvelle satire contre l'abus du tabac et la fantaisie de l'auteur s'y donne un libre cours. Il suppose que les nez des priseurs sont coupés et emportés sur l'Hélicon. Ils subissent là un examen sévère devant un tribunal de jurisconsultes, de médecins et de poètes. Les priseurs voient leurs tabatières confisquées et sont condamnés à choisir dans le monceau de tous les nez coupés.

De retour dans leurs demeures, ils sont raillés, étant devenus méconnaissables, puisque personne d'entre eux n'a pu retrouver son appendice nasal. Tout se termine pour le mieux, toutefois, grâce à l'intervention d'Apollon.

Le *Clericus Deperrucatus* est un ouvrage du même ordre dans lequel l'auteur se moque des clercs qui portent perruque. Ce livre parut sous un pseudonyme : Œnnaeo Rhisenno Vecchio; il était dédié au Pape Benoit XIII, mais il ne parvint point à destination (1).

(1) Benoît XIII mourut au moment où le livre allait lui être présenté par un ami de l'auteur.

Une nouvelle période de quatre années s'écoule, sans que Cohausen fasse rien paraître. Elle dut se passer comme la précédente au milieu des études littéraires et de la pratique médicale.

D'après ce que nous savons du caractère de l'auteur, il n'est pas probable que Cohausen ait délaissé un seul moment ses chères études. Elles étaient d'ailleurs assez variées pour ne pas lui apporter d'ennui ; les sciences historiques, les antiquités westphaliennes, les œuvres chimiques et enfin la correspondance si intime et si amicale entre lui et Nunning suffisaient à occuper tous ses instants.

C'est probablement pendant cette période que fut composée une partie des ouvrages qui sont restés inédits et dont S. E. E. Cohausen nous a laissé le catalogue : *Capnopœgnion de fumatione tabaci. — Orbis Westphaliæ antiquus. — Analecta Westphalica. — Artographia spagyrica. — Novellæ medico-chymicæ sive Elmontii Elucidati dissertatio prima. — Clericus Medicaster.*

Toute l'année 1729 et une partie de l'année 1730 fut signalée par une active correspondance entre Cohausen et Nunning sur un projet de bibliothèque publique. S. E. E. Cohausen a conservé cette correspondance dans son *Commercium litterarium.*

En 1731 Cohausen fait paraître deux de ses ouvrages les plus intéressants : Le *Lucina Ruyschiana* et l'*Archeus febrium faber et medicus.* Ces œuvres méritent de nous arrêter, car elles marquent une époque importante dans la vie médicale de notre auteur.

Le Lucina Ruyschiana (1).

L'Archeus febrium faber et medicus.

1731, *à Vreden.*

Ces deux ouvrages parurent presque en même temps. La bizarrerie de leurs titres — fait qui est ordinaire chez Cohausen, — les circonstances qui ont accompagné leur publication, les théories qui y sont exposées, les rendent du plus haut intérêt.

Le premier, le *Lucina Ruyschiana* (Amsterdam 1731) nous révèle chez Cohausen un état d'esprit bien particulier qu'il importe de signaler. Il n'est point banal en effet de voir un obscur praticien s'attaquer à un professeur émérite. C'est pourtant l'audace que tenta notre personnage. Voici dans quelles circonstances :

L'illustre Ruysch, professeur de botanique et d'Anatomie (2) avait été aussi constitué maître des sages-femmes qui apportaient beaucoup de négligence dans l'exercice de leur profession. Elles avaient surtout le défaut de se hâter trop à faire la traction du placenta lorsqu'il ne venait pas de lui-même ; elles employaient la violence et poussaient même l'imprudence jusqu'à déchirer cette partie, ce qui causait de nombreuses catastrophes. Ruysch les détermina non sans peine à changer leur méthode et à attendre patiemment que le placenta fut

(1) Lucine, déesse qui présidait aux accouchements. Le titre de l'ouvrage de Cohausen peut être traduit : un accouchement « à la Ruysch ».

(2) A l'université d'Amsterdam.

expulsé, où à aider doucement son expulsion. La raison de cette modification dans la conduite à tenir pendant l'accouchement était la découverte annoncée par Ruysch d'un muscle orbiculaire au fond de l'utérus, dont la fonction était de chasser le placenta.

Dans une lettre écrite en Hollandais et publiée à Amsterdam en 1725, le célèbre professeur décrivait le muscle et ses fonctions et donnait ses conseils aux sages-femmes. L'année suivante 1726, cédant aux instances de ses amis, il en laissa faire une traduction latine par Bohl. L'ouvrage parut à Amsterdam, enrichi d'une planche représentant le muscle. C'est un léger opuscule de quinze pages qui se trouve à la Nationale et à la Faculté de Médecine (1).

La découverte de Ruysch (2), fit grand bruit et le muscle orbiculaire de l'utérus fut appelé muscle de Ruysch.

Hecquet, professeur à la Faculté de Médecine de Paris écrivit au professeur de Leyde le 26 octobre de la même année pour le féliciter. L'illustre *Vater* joignit sa voix à celle du médecin parisien et adressa à son ancien maître une lettre de félicitations (3).

(1) Tractatio anatomica de musculo in fundo uteri observato antehac a nomine detecto cui, accedit depulsionis fecundinarum, instructio Authore Fr. Ruyschio. Anat. et Bot. Prof. Acad. Cœsar. Curiosœ. Coll. nec non Societ. Reg. Anglic. Membr. et Belgico in Latinum raducta a Joanne Chr. Bohlio Borusso, Amstelodami. 1726. (Bibl. Nationale Ta [25] 5. Faculté de Médecine 20047).

(2) Portal. Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie. Paris 1780. (Nationale Ta [2]4).

(3) Ces deux lettres dont les titres suivent se trouvent dans le troi-

Cependant plusieurs médecins et accoucheurs combattirent l'existence et les usages du muscle de Ruysch, avec d'autant plus de raison, dit Eloy, qu'on ne doute plus aujourd'hui que la matrice étant elle-même un muscle creux, la contraction de ses fibres suffit à l'expulsion du placenta sans supposer au fond de ce viscère un muscle orbiculaire qu'on n'a jamais bien démontré. Comme la portion de la matrice ou le placenta est implanté est toujours plus épaisse que les autres, cette circonstance aura pu en imposer et faire croire que l'excédent de son épaisseur provient du muscle particulier que la nature a mis au fond de cet organe qui est l'endroit le plus ordinaire de l'insertion du placenta (in Eloy. Dictionnaire de médecine).

Cohausen fut un des premiers à critiquer la découverte du professeur de Leyde. Il le fit suivant sa méthode ordinaire.

Très érudit, très renseigné, ayant lu presque tout ce qui concerne la médecine et la chirurgie, il s'attacha à

sième volume des œuvres complètes de Ruysch à la Bibliothèque de la Faculté de médecine :

Epistola viri clarissimi Hecqueti
ad D. D*** de Ruyschiano
uteri musculo Amsterdam 1727.

Abrahami Vateri D et P. P. Anat et Botan. subst, ut et societ. imper. natur. cur. et regiæ Britan. socii. Epistola gratulatoria ad virum vere illustrem Dominum celeberrimum Fred. Ruyschium in qua de musculo orbiculari in fundo uteri detecto gratulatur, Amstelodami 1727.

Hecquet : 1661-1737, professeur de médecine à l'Université de Paris, devint doyen de la Faculté. Il laissa de nombreux ouvrages.

Vater (Abraham) (1684-1752). Elève et ami de Ruysch fut professeur d'Anatomie, de Botanique à Vittemberg.

démontrer que le muscle que Ruysch prétend avoir découvert, avait été vu et décrit depuis longtemps. Mais nous n'avons pas rencontré dans la lecture du *Lucina Ruyschiana* que l'auteur ait pris le scalpel et ait pratiqué des dissections pour vérifier la vérité de ce qu'avait vu Ruysch. Ce n'était pas là la méthode de travail du praticien de Vreden. Il s'enfonça dans ses livres et en tira rapidement près de 100 pages de texte de format petit in-12,

Ce livre est intéressant et mérite mieux que le court aperçu que les limites de notre travail nous obligent d'en donner.

L'érudit Cohausen montre que depuis longtemps des anatomistes habiles avaient décrit ces fibres utérines.

Roderic à Castro (1), *Gaspar Bauhin* (2), *Philippe Verheyen* (3), *André Laurent* (4), *Muralto* (5), *Drelin-*

(1) *Castro* (*Rodreric à*), médecin portugais, se fixa à Hambourg en 1596 et y mourut en 1639, âgé de plus de 80 ans. Il a laissé un traité des maladies des femmes (1603).

(2) *Bauhin* (Gaspar) (1550 à 1624), né à Bâle d'une famille de médecins, étudia à Padoue sous Fabrice d'Aquapendente, à Montpellier, à Paris sous S. Pineau. Il se fixa à Bâle, où il occupa une chaire de médecine, puis d'anatomie et de botanique. Il a laissé de nombreux ouvrages d'anatomie et de botanique.

(3) *Verheyen* (Philippe), (1648 à 1710), célèbre professeur de l'Université de Louvain, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis, à la suite d'une maladie pendant laquelle on dut lui amputer une jambe, il s'adonna à la médecine. Il étudia à Leyde, puis à Louvain, où il occupa la chaire d'anatomie et de chirurgie. Outre son *Traité d'anatomie*, il a laissé de nombreux ouvrages.

(4) *Laurent* ou *Du Laurens* (André), médecin et anatomiste du XVII[e] siècle. Il fut appelé à la Cour et exerça les fonctions de médecin auprès de la reine Marie de Médicis, puis du roi Henri IV.

(5) *Muralto* (*de*) *ou Muralt*, né à Zurich étudia la médecine à

court (1), *Mauriceau* (2), avaient vu de semblables fibres dans l'utérus et en avaient donné une description dans leurs ouvrages. *Malpighi* dans sa *Dissertatio de utero et viviparorum ovis*, a décrit admirablement la structure de l'utérus.

Voilà donc la découverte de Ruysch réduite à néant ; mais ce n'est pas le but du praticien de Vreden. Il veut surtout montrer ce que la méthode expectative que Ruysch conseille aux sages femmes peut avoir de désastreux. Certes, dit Cohausen, ce serait là une bien grande consolation, si l'on pouvait confier à ce muscle la délivrance qui parfois est un temps si difficile de l'accouchement.

Mais la pratique montre qu'il est dangereux de quitter une accouchée avant sa délivrance. On s'expose ainsi à la rétention placentaire que Cohausen regarde, comme une

Montpellier et à Lyon, puis à Paris où il fut l'élève de Mauriceau et de Gayant.

Il enseigna l'anatomie et les accouchements à Zurich, et ses compatriotes le chargèrent ensuite de la physique et de la chirurgie. Il pratiqua de nombreuses dissections, et écrivit beaucoup de mémoires et d'ouvrages. Il était membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature sous le nom d'Aretœus.

(1) *Drelincourt* (Charles), (1633-1697), destiné à l'état ecclésiastique, fut porté par ses goûts vers la médecine. Il étudia à Montpellier. Docteur en 1654. fut nommé médecin en chef de l'armée du roi commandée par Turenne en 1655. Après avoir exercé la médecine à Paris pendant dix ans, il fut nommé professeur d'anatomie à l'Université de Leyde, ou il enseigna avec beaucoup de succès. Très lettré, et très travailleur il a laissé de nombreux ouvrages.

(2) *Mauriceau* (François), célèbre chirurgien parisien, se livra aux opérations qui regardent les accouchements. Il mourut en 1709. On a de lui un traité des maladies des femmes grosses qui fut traduit dans toutes les langues. Paris, 1668.

complication redoutable, malgré l'avis de Ruysch qui déclare fausse la putréfaction de l'arrière-faix dans la cavité utérine.

Notre auteur combat de toutes ses forces cette assertion et déclare que la rétention placentaire est un danger et doit être prévenue par le médecin. Il s'appuie sur le raisonnement, sur l'expérience et sur l'autorité des maîtres.

Nous voudrions pouvoir citer tout entier le cinquième chapitre du Lucina Ruyschiana où Cohausen maudit les sages femmes qui laissent leur accouchée avant de l'avoir délivrée.

Mauriceau que cite à chaque page notre auteur, *J. de Muralto*, *Fr. Deckers* (1), *Horstius* (2) ont blamé une telle conduite. Que devient la méthode expectative ? quelle confiance peut-on avoir dans le muscle devant ce tableau : le fœtus est expulsé, mais le placenta résiste toujours et une hémorrhagie terrible se déclare.

Le médecin restera-t-il simple spectateur ou attendra-t-il l'œuvre de la nature ou du muscle.

Ce n'est pas mon avis s'écrie Cohausen (Sentiatita qui volet, non Ego !)

Et il conseille d'aller doucement, d'une main experte chercher le placenta, ou de ranimer par un médicament les forces expultrices de l'utérus.

(1) *Deckers* ou *Dekkers* (Frédéric), célèbre médecin hollandais du XVIIe siècle, fut professeur à Leyde.

(2) *Horstius*. Il y eut plusieurs médecins de ce nom. Il s'agit ici de *Grégoire* Horstius, qui fut surnommé l'Esculape de l'Allemagne (1578-1636).

Il faut agir rapidement, dit-il, les moments sont précieux (summa quo citius, èo tutius res cedet). Le cas que nous rapportons ici est personnel à notre auteur.

Il y a 30 années et plus, dit Cohausen, je fus appelé au milieu de la nuit auprès de la femme d'un de mes collègues dans une ville de Westphalie. Elleavait expulsé un fœtus mort, et le placenta étant retenu, elle avait depuis quelques heures une si grave hémorrhagie qu'elle était pâle comme un cadavre. Son pouls était faible et intermittent, et à cause des lypothymies je craignais que la fin ne fut proche. Le mari et un autre de nos collègues qui avait été appelé avant moi avaient aidé heureusement l'accouchement avec l'eau-de-vie de Mathioli qu'on donne aux femmes en couches, et avaient décidé selon la coutume du pays, d'attendre en paix la délivrance.

Ils avaient troublé leur jugement par de larges libations, (vice commun à beaucoup de médecins de nos jours) et l'un et l'autre dans ce danger pressant ne savaient que faire au milieu des femmes qui se lamentaient. L'accouchée avait aussi absorbé beaucoup de ce liquide sous prétexte de se réconforter, et je soupçonnais qu'elle avait perdu une quantité énorme de sang. Que faire ?

La sage-femme avait tenté en vain par des frictions d'exciter l'utérus, puis elle avait cessé son office parce que la parturiente exténuée, ne voulait plus lui permettre ces manœuvres. Je me décidai sur le champ et ayant conclu que l'hémorrhagie venait de la trop grande laxité de l'utérus et du relâchement des vaisseaux et que la rétention de l'arrière-faix était due à l'atonie des

fibres musculaires de l'utérus impuissantes à se contracter, pour rendre du ton à l'utérus et pour resserrer ses vaisseaux je prescrivis la mixture suivante à prendre chaque quart d'heure à cause du danger. Après quelques cuillerées prises dans l'espace d'une heure, l'hémorrhagie s'arrêta et les forces de l'accouchée revenant, le placenta fut expulsé à la grande joie et à l'étonnement de tous. Bien qu'elle mit plus d'une année pour recouvrer le sang qu'elle avait perdu, la parturiente devint plus que sexagénaire. Son mari et son collègue étaient morts quelques années avant elle.

La formule du remède que je prescrivis est extraite de mon journal. Nous la transcrivons ici.

Aq. plantag. Sperm. ranar. àa 3iß
Cinnamom. Cydoniat. 3j.
Spec. de hyacinth. 3j.
Sang Drac. ver in lacr.
Lap. hœmatit àa 3ß.
Vitriol mart. ad albed. calc gr. XV.
Syr. corall. cum fucc. berber. parat. 3iß.
M. D. S. Versterkend-und anhaltende mixtur.

Pour terminer, Cohausen recommande aux sages-femmes une grande prudence, et leur conseille de ne pas attribuer au muscle de Ruysch une fonction qu'il n'a pas.

Le *Lucina Ruyschiana* de Cohausen eut beaucoup de succès. Le neveu de l'auteur nous apprend qu'au bout de quelques semaines 800 exemplaires avaient été vendus. Peu de temps après, il fut traduit en hollandais par un docteur en médecine et en chirurgie Amos Lambrechts et il parut en public avec une docte préface. Cet écrit

élégant commença à apporter quelque doute sur le muscle de Ruysch, dans l'esprit des chirurgiens et des sages-femmes, et bientôt lui enleva toute autorité. Dailleurs les médecins les plus célèbres et les prosecteurs de l'époque ne purent dans leur dissection découvrir le muscle orbiculaire. Ce traité, dit S. E. E. Cohausen, doit rendre célèbre le nom de Cohausen qui le premier s'est élevé publiquement, contre une théorie erronée et qui a été ainsi d'un grand secours au genre humain et au sexe féminin.

Ruysch à qui le livre était dédié comme assesseur du collège médical d'Amsterdam, bien que maître indiscutable d'anatomie, n'entreprit pas de défendre sa découverte (1). Aucun autre médecin d'ailleurs ne tenta d'en faire l'apologie.

L'*Archeus febrium faber et medicus* (2), c'est-à-dire l'*Archée, auteur des fièvres et de leur guérison*, est un traité de médecine pratique sur la meilleure méthode de donner le quinquina dans les fièvres intermittentes et dans les continues périodiques. C'est un in-12 de plus de 120 pages, qui parut à Amsterdam en 1731.

Son titre bizarre est expliqué dès les premières pages

(1) Ruysch mourut la même année (1734) à l'âge de 93 ans.

(2) L'épigraphe suivante placée en tête de l'ouvrage, résume les idées de Cohausen, sur la façon d'entendre la pratique médicale :

Cœcus te non agat medicandi ritus
Non imperet consuetûdo, opinio non
Prœoccupet. Unus te rogat amor veri,
Studium recti, sanandi cupido.

Ces belles paroles sont empruntées à Hecquet.

du livre, et reconstitue la théorie de la fièvre donnée par Van Helmont.

Voici quelle fut l'occasion de l'ouvrage de Cohausen.

Une épidémie de fièvres de toutes sortes s'était abattue sur la Hollande et sur les provinces de la Westphalie, causant la mort d'une quantité considérable d'individus de tout âge, de toute condition. L'écorce péruvienne fut pour les médecins une ancre de salut, dit Cohausen lui-même dans sa préface, et grâce à ses vertus, beaucoup de malades revinrent à la santé. Malheureusement il n'en fut pas de même partout, et, dans quelques régions, les convalescents étaient atteints de nouvelles fièvres et succombaient bientôt au milieu de symptômes divers.

Pourquoi ces effets contraires d'un même médicament? L'emploi irrationnel d'une substance aux effets sans aucun doute salutaires, pouvait seul les expliquer. Il importait donc d'indiquer aux praticiens hésitant entre des doctrines variées et contradictoires, un mode rationnel d'administration du quinquina et de les dégager de l'empirisme où ils se débattaient.

L'ouvrage de J.-H. Cohausen se répandit rapidement aussi bien en Allemagne que dans les pays voisins. Il avait le mérite d'exposer avec clarté l'emploi que les praticiens devaient faire du quinquina. Sans être d'une grande nouveauté, il résumait les connaissances de l'époque sur un médicament précieux, et était pour tout le monde d'une incontestable utilité. Les médecins y trouvaient les opinions des maîtres, et les érudits étaient heureux d'y rencontrer la théorie de la fièvre due à l'illustre Van Helmont, exposée avec beaucoup de précision.

Nunning, S.-E.-E. Cohausen ont fait l'éloge du livre. Le *Journal des Savants* de 1734 en publia une analyse très complète qui se terminait par une critique que nous transcrivons ici :

« Quoiqu'on soit pourvu d'une grande quantité de livres, dit le critique anonyme, sur le sujet du quinquina et que dans cette grande quantité on ne puisse disconvenir qu'il n'y en ait beaucoup dont on pourrait se passer, nous croyons que celui-ci n'est pas de trop, et qu'il ne déplaira pas aux connaisseurs. Mais il faut le lire avec réflexion et de suite. Un simple extrait ne suffit pas pour en donner une idée complète. »

Cohausen justifie d'abord le titre de son livre. L'Archée, dit-il n'est pas une chimère, ni une invention de l'esprit, c'est une chose qui existe réellement, un agent vital plein d'activité qui fait tout ce qui est nécessaire pour la conservation du corps humain. C'est le principe vital qui met en mouvement le mécanisme humain, qu'on le nomme si l'on veut esprit de vie, nature ou Archée. Van Helmont a placé l'archée dans l'estomac. C'est de là que selon lui, cet agent qui préside à tout, aperçoit comme dans le lieu le plus propre pour cet effet, le bien ou le mal que peuvent causer les aliments, les médicaments ou les poisons. C'est là que, lorsqu'il aperçoit quelque chose qui doit être nuisible au corps, il entre en indignation et par le moyen du mécanisme établi entre les solides et les fluides, il change les mouvements réguliers en irréguliers ce qui cause diverses maladies, et entre autres les fièvres.

L'auteur rappelle les définitions qu'ont donnés de la fièvre *Avicenne*, *Willis*, *Ettmuller*, *Stahl* (1).

Pour lui la *fièvre est un mouvement et un effort de l'Archée, qui étant irrité et indigné tâche de chasser la cause occasionnelle de la maladie.*

Sydenham est d'ailleurs du même avis quand il dit que la fièvre est une tentative que fait la nature pour expulser de toutes ses forces la matière fébrile qui tourne à la guérison du malade.

Ettmuller la définit aussi un mouvement ou combat de la nature par lequel, au moyen des esprits animaux plus ou moins altérés et par le secours de la fermentation excitée dans le sang, elle se met en devoir de chasser au loin ce qui s'oppose de contraire à l'économie animale.

Nous avons tenu à rapporter ces diverses théories, car elles guident le clinicien dans la thérapeutique.

Cohausen avec *Van Helmont*, *Sydenham* (2), *Morton*, (3) *Ettmuller*, *Stahl*, considère donc la fièvre comme un mouvement de la nature ou de l'Archée. Mais il ne croit pas que ce mouvement soit salutaire, au moins dans la grande majorité des cas et qu'il faille le respecter. Il

(1) *Avicenne* définit la fièvre: une chaleur qui produite dans le cœur par le moyen des nerfs, se répand par tout le corps au moyen des artères et empêche les actions naturelles.

Willis : un mouvement désordonné du sang, dont l'effervescence trouble l'économie toute entière.

Ettmuller : une fermentation funeste de la masse sanguine produisant pour le corps de nombreuses incommodités.

(2) *Sydenham* (Thomas) (1624-1689) célèbre médecin anglais. Il a laissé plusieurs ouvrages, surtout contre les fièvres.

(3) *Morton* (Richard), médecin anglais du XVII[e] siècle fut attaché au prince d'Orange. Il a écrit surtout sur la phthisie.

faut au contraire supprimer la fièvre qui épuise le malade et pour cela l'écorce du Perou constitue un merveilleux médicament.

Quel est son mode d'action? Qu'elle agisse par un principe alcalin, ou par un sel terreux, qu'elle soit helmintagogue comme le veulent les auteurs anglais et chasse les petits vers qui se meuvent dans le sang, peu importe. Ses effets sont indubitables et prouvés par l'expérience. Le médecin doit connaître toutefois, dit Cohausen, certaines circonstances de région, d'âge, de sexe et de saison qui influent sur son efficacité.

Notre auteur s'est livré à une enquête minutieuse sur ces différents points, et il conclut que le quinquina est efficace dans tous les pays, sous tous les climats, sur tous les individus, quelque soit l'âge et le sexe.

En quel temps et de quelle manière convient-il de donner le quinquina?

Cohausen blâme fortement les Empiristes ignorants qui administrent le fébrifuge immédiatement avant la crise. Il veut qu'on le donne après l'accès, qui est le temps où les symptômes tels que la sueur, la chaleur, etc. ont disparu et si la fièvre est continue périodique, dans le temps de la rémission. La raison de cette conduite « c'est qu'après l'accès dans les fièvres intermittentes et après la rémission dans les continues périodiques le ferment fièvreux qui subsistait auparavant a été chassé par la voie des sueurs et par les autres issues, en sorte que les obstructions des glandes miliaires sont levées et que le froncement des parties solides est relâché, ce qui rend aux fluides épaissis leur fluidité, au

sang fougueux et emporté la tranquilité de son cours ».

Voici maintenant le mode d'administration conseillé par Cohausen : Il faut donner la première prise de quinquina dès que l'accès est pleinement terminé, la seconde quatre heures après, la troisième quatre autres heures après, etc., à moins qu'on ne juge à propos de réduire ces quatres prises à trois, auquel cas il faut augmenter la proportion de chaque dose.

Quant à la quantité, elle varie suivant les auteurs.

La préparation préférée de Cohausen est la décoction de quinquina dans une infusion de thé vert. Les bouillons d'avoine et d'orge sont aussi d'excellents véhicules. Les malades doivent suivre un régime spécial que Van Helmont a ainsi déterminé : s'abstenir de viande, surtout de celle de bœuf et de porc, des bouillons à la viande, de lait, des œufs et du poisson. Se nourrir de crèmes d'orge, d'avoine, de riz. Une recommandation sur laquelle insiste beaucoup notre auteur et qui lui a donné d'excellents résultats dans sa pratique, c'est la diète.

Certains médecins purgent leurs malades après l'usage du quinquina. C'est une méthode inutile et parfois dangereuse condamnée déjà par Celse et Galien.

Après avoir passé en revue les diverses complications observées après la suppression des fièvres (œdème des pieds, hydropisie, douleurs dans les membres, dans le ventre, constipation, sueurs nocturnes, tumeurs de l'hypochondre, contractures musculaires) et indiqué leur mode de traitement, Cohausen examine les effets du quinquina d'abord dans la fièvre quarte puis dans les fièvres continues périodiques.

D'ailleurs le quinquina est aussi efficace dans d'autres maladies, et notre auteur nous donne le remède si vanté d'un médecin anglais *Blackmore* (1) contre la phtisie :

« Prenez demi gros ou deux scrupules de quinquina en poudre, faites en un bol avec une quantité suffisante de sirop de framboise. Avalez ce bol à jeun, puis buvez trois verres d'eau de Spa, laissant entre chaque verre environ une demi-heure. Cela fait, reprenez un semblable bol, à cinq heures du soir, buvant ensuite selon les mêmes intervalles la même quantité d'eau de Spa. Continuez plusieurs jours de suite, et pendant la nuit, prenez une autre dose de quinquina que vous mêlerez avec une once de sirop Diacode, s'il y a de la toux. »

Par ce moyen, Blackmore assure avoir guéri des phtisiques avérés.

Le livre se termine par un recueil de formules des plus célèbres médecins de l'époque : *Bolœus, Nicolas de Blegny* (2), *Fred. Deckers, Ettmuller, Z. Furst, N. Heinsius* (3), *A. Helvetius* (4), *Fred. Hoffmann, Monti* (5), *Vater, Manget* (6). L'action de l'écorce, dit Cohausen, confirme la théorie de Van Helmont sur la fièvre et l'Archée.

(1) *Blackmore* (Richard), médecin anglais du XVIII[e] siècle.

(2) *Blègny* (Nicolas de), chirurgien du XVII[e] siècle, exerça à Paris toutes sortes de professions, fut jeté en prison par ordre du roi. Il mourut en 1722.

(3) *Heinsius* ou *Von Heins* (Nicolas), médecin hollondais du XVII[e] siècle, élève de Descartes et de Bontekoë.

(4) *Helvétius* (Adrien), médecin hollandais du XVII[e] siècle, introduisit en France l'Ipécacuanha.

(5) *Monti* (J.-B.), médecin et poète italien du XVI[e] siècle, a laissé de nombreux écrits.

(6) *Manget* (J.-J.) (1652 à 1742), médecin génevois, auteur d'une foule d'ouvrages.

Tel est ce livre dont le succès ne fut pas douteux auprès des praticiens allemands et hollandais et dont le *Journal des savants* crut devoir donner une analyse.

Il nous revèle que J-H. Cohausen était non seulement un praticien habile, prudent et réfléchi, ce que les journaux de son temps et les lettres de ses amis sont unanimes à certifier, mais qu'il était encore plus un érudit et un savant.

L'œuvre touffue et obscure de Van Helmont avait dû l'attirer et le passionner. En maints passages de ses œuvres nous avons rencontré des traces de l'admiration qu'il professait pour le célèbre « réformateur de la médecine. » Ne dit-il pas dans l'Archée en parlant de lui, que c'est un homme envoyé par Dieu pour l'ornement et la réformation de la médecine : *Vir ad reformanda et exornanda artis documenta a Deo electus.*

Son *Decas Tentamininm curiosa* contient une foule de recettes pour prolonger la vie, tirées des œuvres de Van Helmont.

Faut-il en conclure que J-H. Cohausen peut être considéré comme un disciple du grand réformateur, nous ne le pensons pas. Cohausen était trop bien informé des progrès de la médecine et de la chimie, pour se laisser aller aux rêveries du médecin hollandais. Il avait lui-même dès sa jeunesse, nous dit son neveu, beaucoup pratiqué l'art spagyrique. Il a même laissé sous le titre de *Gazophylacium Alchymico-philosophicum,* un résumé qui ne fut d'ailleurs jamais publié et dont Salent-Ernest-Eugéne Cohausen nous a seulement révélé l'existence dans son *Commercium litterarium.* Une lecture superfi-

cielle de ses œuvres, ou le simple examen des titres de ses ouvrages pourraient faire voir en lui un adepte, un chercheur de la pierre philosophale. Il n'en est rien. Il nous le dit très-nettement lui-même dans son *Hermippus redivivus* et aussi dans la préface de son *Decas tentaminum curiosa.*

Il n'en reste pas moins vrai, que par le tour de son esprit, par la nature de ses études, il était un des rares savants de son époque, qui put voir ce qu'il y avait parfois d'exact, de juste sous les paroles hyperboliques de Van Helmont. Une étude continuelle des œuvres de ce savant lui fit admirer la profondeur de certaines de ces vues.

C'est à lui qu'il emprunta la théorie de l'Archée (1), qui au mot près, n'a rien qui modifie beaucoup nos idées actuelles sur la nature, que le principe de vie soit spirituel ou matériel.

(1) Van Helmont l'avait empruntée à son tour à Paracelse. C'est Paracelse, croyons nous, qui inventa l'Archée, ou qui du moins, en ayant reçu la théorie, des théosophes et des cabalistes, nous l'a transmise.

L'Archée est le démon qui préside dans l'estomac à l'opération des alchimistes, qui sépare le poison des aliments du principe nutritif, et qui donne aux substances alimentaires la teinture en vertu de laquelle elles deviennent susceptibles d'assimilation.

Ce maître de l'estomac, qui change le pain en sang est le type du médecin qui doit s'entendre avec lui et lui prêter son assistance. Changer les humeurs ne doit jamais être le but du véritable médecin, mais l'action des moyens qu'il emploie se concentre sur l'estomac et le maître qui y règne.

Cette Archée, à laquelle on peut aussi donner le nom de Nature, opère tous les changements en vertu de sa propre puissance, et seule aussi elle guérit les maladies. Elle a une tête et des mains : ce n'est donc autre chose que l'esprit de la vie, le corps sydérique de l'homme et il n'existe pas d'autre esprit qu'elle dans le corps.

Il avait aussi entrepris une explication des idées de Van Helmont, et se proposait de reviser ainsi toute cette œuvre. S. E. E. Cohausen a trouvé dans les manuscrits de son oncle une première dissertation qu'il signale dans son *Commercium*, tome Ier page 249, sous le titre de *Novellæ Medico-Chymicæ sive Helmontii Elucidati Dissertatio Ier*.

Nous possédons d'ailleurs une œuvre assez considérable de Cohausen (33 pages in-8°) qui nous indique les vrais sentiments de Cohausen à ce sujet. Nous voulons parler de l'*Helmontius Ecstaticus* publié à Amsterdam en 1731. C'est une revue des médicaments vantés par Van Helmont, un recueil des formules plus ou moins scientifiques que le reformateur prétendait avoir découvertes, et dont il vantait si fort les merveilleux effets. Ce livre étrange, est orné d'un frontispice d'un symbolisme outré qui représente Van Helmont recevant des mains d'un envoyé de Dieu, le dissolvant universel l'alkaest (1), la menstrue et l'eau de feu.

La préface du livre dédié au comte de Manderscheid-

(1) L'Alkaest est un menstrue ou dissolvant universel qu'on peut appeler d'un seul mot eau de feu. C'est un être simple et immortel qui pénètre toutes choses et les résout en leur première matière liquide. C'est un sel spirituel ou un esprit salin qui à cause de son extrême pureté ne peut être dissipé par la corruption.

Paracelse, Van Helmont et leurs disciples ont recherché et prétendent avoir trouvé ce dissolvant universel.

Paracelse premier auteur de ce menstrue ou eau dissolvante, l'appelle son Alkaest, son feu de Gehenne, son spécifique corrosif. Il lui servait à extraire de l'or pur, la médecine appelée or potable.

(Voir L'Alkaest ou le dissolvant universel de Van Helmont par le Sr Jean Le Pelletier, de Rouen).

Bentheim rappelle la réforme de Van Helmont qui délivra la médecine du joug des Galénistes, et les attaques dont ce grand homme fut l'objet de la part de ceux qui ne l'ont pas compris. Cohausen ne se dissimule pas qu'il s'expose à de semblables critiques en faisant paraître une explication de la doctrine de Van Helmont. C'est pour cela qu'ayant besoin d'un Mecène, il offre son livre au comte de Manderscheid et à sa sœur Marie Françoise abbesse de Vreden.

L'*Helmontius Ecstaticus* est l'œuvre d'un érudit qui veut essayer de faire comprendre à ses contemporains les théories obscures du « grand Reformateur. » Nous trouvons une preuve qu'elle fut considérée ainsi, dans ce fait qu'un jeune docteur J. G. Agricola, dans une thèse inaugurale physico-chimique sous la présidence du Dr Elie Camerarius à Leyde en 1731, fit de nombreux emprunts au travail de Cohausen. Les chimistes du temps apprécièrent beaucoup cet essai et ne ménagèrent pas leurs félicitations à l'auteur (voir *Commercium litterarium*).

Telles sont les principales œuvres de cette époque. Nous voulons y ajouter un ouvrage que nous attribuons à J. H. Cohausen, mais qui n'est pas rangé par S. E. E. Cohausen dans les œuvres de son oncle. Il se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris inscrit sous la cote Te ^{89}5.

En voici le titre :

Medicinal Ratschlag

Wie die jetzo grassirende weisse und rothe Ruhr theils zu genesen, theils zu præserviren, und in selbiger höchst nothige Verhaltungs- Ordnung. In-4°.

Nous le traduisons ainsi :

Conseil Médical concernant la manière de guérir la dysenterie et la diarrhée actuellement régnant, la manière de s'en préserver et le régime très nécessaire qu'il faut suivre. Par Cohausen, médecin des Epidémies.

Voici quelques-uns des principes que prescrit l'auteur : se tenir immobile. boire chaud, nourriture adoucissante : gruau, orge ; s'abstenir de viande, purgatifs doux pour chasser la bile ; consulter un médecin expérimenté, s'en tenir à ses prescriptions ; éviter les astringents, veiller à la plus minutieuse propreté, ne pas jeter les ordures sur les voies publiques, car elles propagent la maladie. S'abstenir de vin, ou ne boire que du blanc.

Les mesures prophylactiques sont les suivantes : diète, éviter les excès, la malpropreté, assainir les appartements avec des épices odoriférantes. Enfin prendre tous les matins une cuillerée de rhubarbe mélangée à de la cannelle ou à de l'essence de Gentiane.

Les médicaments dont Cohausen vante les effets dans les différentes phases de la maladie sont les suivants : l'ipéca comme vomitif, la rhubarbe pilée, comme adoucissant la gomme arabique et la corne de cerf rapée : (une pointe de couteau toutes les 4 heures). Contre les douleurs il prescrit 1 gramme de Laudanum à prendre en une fois ou quelques grammes de Thériaque céleste.

Le régime alimentaire devra consister en gruau, riz boissons tièdes, (faire macérer ou cuire le gruau dans l'eau, et y ajouter un verre de vin blanc). L'eau de riz, l'eau de mie de pain additionnée de cannelle sont d'un usage universel. Beaucoup de médecins conseillent le lait caillé,

ou le lait bouilli avec du riz ou enfin le lait de beurre additionné d'anis et de cumin. Cette boisson a rendu de grands services pendant l'épidémie de dysenterie de 1736 en Hollande.

Contre la diarrhée et le ténesme anal, il emploie les lotions avec des infusions de feuilles de chêne, les clystères de lait doux dans lequel on fait infuser des herbes adoucissantes : la mauve, etc. Extérieurement, il applique des petits sacs chauds remplis de fleurs de camomille, de mauve, de sureau, cuites dans du lait doux, ou bien fait placer le malade sur une chaise percée dans laquelle on a fait une infusion de ces fleurs. En cas de prolapsus rectal, tamponner avec linges chauds et employer les fumigations de vin ou de vinaigre versés sur une pierre chaude. Si la diarrhée ne céde pas, on devra se servir avec prudence de la racine de tormentille et des fleurs de jacinthe.

QUATRIÈME PÉRIODE

(1732 à 1750)

VREDEN

CORRESPONDANCE. — LA GÉROCOMIQUE. — L'*Hermippus redivivus*. — DERNIÈRES ANNÉES

J.-H. Cohausen était à ce moment presque septuagénaire. Ses ouvrages déjà nombreux avaient rendu son nom célèbre, et sa renommée dépassant le pays de Munster s'étendait au delà, en Hollande et dans les pays voisins.

Ses deux fils, son neveu avaient abordé avec honneur la carrière médicale ; ce dernier surtout S. E. E. Cohausen allait avoir de brillants succès, puisque vers 1739 il fut nommé physicien de la province de Cologne, et médecin ordinaire des troupes de l'électeur de Cologne.

Retiré à Vreden qu'il ne quittait que pour visiter son ami Nunning dans sa cure de Weckinghovium, non loin de Borckena, dans le comté de Bentheim, J. H. Cohausen continuait à partager son temps entre la culture des lettres et de l'histoire et les exigences de sa pratique médicale.

Il nous dit, lui-même, dans son *Archeus febrium faber*, qu'il était souvent mandé, même dans les villes voisines.

Il nous a laissé dans le Lucina Ruyschiana, une de ses consultations obstétricales. C'est à cette époque, vers 1738, ou 1739, qu'on peut rapporter quelques-uns des nombreux écrits (plus de 23) restés inédits et dont S. E. E. Cohausen nous a donné la liste, (œuvres chimiques, alchimiques, médicales, historiques, poétiques et panégyriques).

Mais nous avons pu découvrir des renseignements plus précis, et nous savons que de 1733 à 1740 une active correspondance s'établit entre Nunning et Cohausen, sur des pierres en forme de cœur ou de langues pétrifiées. (1) S'agissait-il de véritables dents ou d'autres organes conservés, vestiges d'animaux d'un autre âge ? ou bien était-on simplement en présence d'argile renfermée et endurcie dans des coquillages ?

Une corne d'ammon, une corne de bison pétrifiée, et un fémur d'éléphant découverts dans des fouilles suscitèrent entre eux de longs débats.

La poésie venait, entre temps, agrémenter leurs développements bien arides d'amateurs d'antiquités. Cohausen versifiait à tout propos, même sur les cornes de bison et surtout exerçait sa verve humoristique contre tous les vices de la société de son temps. Il excellait aussi bien dans la versification allemande que dans la versification latine, et ses œuvres renferment de nombreux spécimens en ces différentes langues. Il s'essaya même en vers français (voir de Pica Nasi), mais il a la main un peu lourde.

Ses affections familiales devaient occuper le temps que

(1) Ces pierres avaient été découvertes dans des fouilles pratiquées à Vreden et à Munster.

n accaparait pas le soin de ses malades. Nous savons par une ode de S. E. E. Cohausen, de 1742, à propos de l'*Hermippus redivivus* qu'il avait encore à ce moment là auprès de lui sa femme et ses trois filles.

Cependant la maladie le tourmentait depuis quelques temps et, celui qui vanta et indiqua les moyens (?) d'arriver à une extrême vieillesse sans infirmités eut dans ses dernières années de continuelles douleurs.

Ses deux élèves, son fils Henri-Joseph, (*Europœ arcana medica, préface*) et son neveu, S. E. E. Cohausen, (*Commercium curiosum*, t. III, préface) nous apprennent qu'il souffrit dans sa vieillesse de violentes douleurs dues à un calcul de la vessie.

Une hernie inguinale le tourmentait déjà depuis quelques temps et des pertes hémorrhoïdaires l'affaiblissaient beaucoup.

Son activité intellectuelle ne se ralentissait pas cependant. Nous en avons une preuve dans un des ouvrages les plus célèbres de J. H. Cohausen, celui pour lequel au moins il a été surtout connu en dehors de son pays : l'*Hermippus Redivivus*. Ce livre composé vers 1740 (Cohausen avait alors 75 ans) fut imprimé à Francfort sur le Mein en 1742. Voici quelle fut l'occasion de cet ouvrage, les détails nous sont donnés par le neveu et historiographe de l'auteur.

Celui-ci conversait un jour avec deux amis, grands amateurs d'antiquités sur des inscriptions qu'on avait découvertes à Rome et dont l'une parlait d'un certain Hermippus qui avait atteint l'âge de 115 ans en respirant l'haleine des jeunes filles. Voilà un sujet pour vous, dit

l'un deux à Cohausen, dont l'esprit paradoxal et la verve humoristique étaient bien connus de son entourage. (N'avait-il pas en effet déjà composé un grand nombre d'œuvres satiriques ?)

Cohausen tint la gageure et quelques temps après il envoyait à ses amis son *Hermippus redivivus*. L'œuvre est curieuse, elle soulève maintes questions et mérite d'être examinée avec soin,

L'Hermippus redivivus. — La Gérocomique.

Dès les premiers âges du monde, chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains, les médecins, les philosophes et les savants se préoccupèrent de chercher à prolonger la vie. Ce fut là un sujet favori de méditations pour les philosophes, une source intarissable de rêveries pour les visionnaires et un appât offert à la crédulité pour les charlatans qui n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour en imposer à la multitude, que de se vanter d'entretenir commerce avec les esprits, de posséder la pierre philosophale ou d'avoir le secret de prolonger la vie.

L'observation apprit d'abord aux hommes certains préceptes naturels capables de conserver la santé et de préserver des maladies. Puis l'art fut invoqué et l'on eut recours à des moyens que n'enseignait pas la nature.

L'excitation des vomissements, de la sueur, les bains, la gymnastique furent en honneur chez les grecs.

Le moyen-âge fut une époque fertile en idées nouvelles et extravagantes : ensorcellement, sympathie des corps,

pierre philosophale, vertus occultes, cabale, chiromancie, pierre philosophale, pouvoir des astres.

Paracelse (1) est le représentant de ces idées et prétendit, en un langage pompeux et emphatique, être le détenteur de ces merveilleux secrets, ce qui ne l'empêcha pas de mourir à cinquante ans.

Presque seul, au milieu des étrangetés de cette époque, le Vénitien Cornaro (2) rappela les hommes au bon sens et à l'hygiène.

Plus tard la transfusion du sang vint donner de l'espoir aux amateurs de longue vie. L'illustre philosophe Bacon (3) de dédaigna pas de consacrer ses soins à la recherche du problème, et notre grand Descartes (4) lui-même n'était pas éloigné de penser qu'il avait trouvé le merveilleux secret.

On a écrit de nombreux volumes sur cette question, tant au moyen-âge que dans les temps modernes.

Un des ouvrages que nous avons le plus consulté pour cette notice est celui du *docteur Hufeland*, premier médecin du roi de Prusse, *la Macrobiotique,* traduction francaise, 1838, Paris.

Outre ces divers moyens de prolonger la vie, que nous venons de passer en revue, il en existe un autre, qui date d'une époque fort éloignée et qui nous intéresse plus particulièrement puisque notre auteur en a développé la théorie.

(1) Philippe Auréole Théophraste Paracelse Bombast de Hohenheim.

(2) Overo discorsi della vita sobria Padone, 1558.

(3) Historiœvitœ et mortis, p. 521.

(4) De Homine liber, 1662.

C'est la *gérocomique* : ce moyen consiste à rajeunir, ou du moins à conserver un corps usé par l'âge en le plongeant au milieu de l'atmosphère d'un autre corps qui soit dans toute la vigueur de la première jeunesse.

L'histoire du roi David qui réchauffa sa vieillesse dans les bras de la jeune sulamite Abisag, sur le conseil de ses médecins, en est un exemple bien connu. Mais on trouve dans les ouvrages des médecins plusieurs faits qui attestent qu'elle était fort répandue autrefois. Elle a trouvé des approbateurs dans *Galien*, dans *Paul Æginette* et dans *Lord Verulam.*

Les modernes y ont eu recours.

Le grand Boerhaave (1) fit coucher un vieux bourgmestre d'Amsterdam entre deux jeunes filles et assure que ce moyen augmenta sensiblement les forces et la vivacité du vieillard.

« On a cru pendant longtemps que cette vertu était spéciale au sexe féminin, dit Millot, dans sa *Gérocomie*, nous croyons devoir combattre cette erreur, en observant que le principe vital qui nous anime et nous vivifie, que ce feu, cette matière électrique abonde tellement dans la jeunesse et spécialement au moment de la puberté, qu'il tend sans cesse à s'effluer et à se mettre en équilibre avec tout ce qui l'entoure, que conséquemment par le contact d'un sexe comme d'un autre, il doit passer dans les veines de la vieillesse qui d'ordinaire en est privée. »

Et l'auteur ajoute : « Nous croyons pouvoir attribuer les bonnes et promptes digestions des nourrices à la

(1) De Simpl. Médicam. facult. lib. 5, cap. 6.

fréquente application de leurs nourrissons sur leur estomac.

Cohausen n'était pas nouveau venu dans cette question de la prolongation de la vie humaine. Son premier ouvrage, le *Decas Tentaminum* est un exposé de toutes les tentatives faites dans ce but au moyen-âge. Il faut dire que malgré la lecture attentive que nous avons faite de cet ouvrage si difficile à traduire, nulle part nous n'avons rencontré que la gérocomique fût signalée par Cohausen.

Si nous ne connaissions l'origine de l'*Hermippus* nous pourrions dire qu'il a été composé pour combler une lacune du premier ouvrage. Nous savons qu'il n'en est rien et que ce livre n'est qu'une récréation de vieillard, que le fruit d'une gageure.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre longuement sur l'analyse d'un ouvrage, où l'auteur a répandu à profusion et sa profonde érudition, et son esprit railleur. Nous n'en donnerons qu'un rapide aperçu, y étant contraint par les limites de ce travail.

Voici l'inscription latine à laquelle faisaient allusion les amis de Cohausen et qui nous vaut le livre de notre auteur :

Œsculapio et Sanitati,
L. Clodius Hermippus
Qui vixit annos CXV. Dies V.
ejus
Puellarum anhelitu
Quod etiam post mortem
Non parum mirantur Physici.
Jam posteri sic vitam ducite.

Cette inscription fut recueillie par Thomas Reinesius qui entreprit un supplément à l'ouvrage de Gruter. (1)

L'auteur tente une démonstration physico-médicale du rajeunissement des vieillards par l'haleine des jeunes filles. Voici un des passages qui nous semble résumer le livre à la manière de Platon. C'est une allégorie : « Lorsque Thysbé, dans la naissante fleur de l'âge, parée par les grâces, instruite par les Muses, converse avec le vieil Hermippus, sa jeunesse ranime son âge, et la vive flamme dont son jeune cœur est échauffé, communique sa chaleur à celle du vieillard. Chaque fois que l'aimable vierge respire, la douce vapeur qui s'échappe de son sein est pleine d'esprits vivifiants qui nagent dans ses veines de pourpre. De même que les esprits attirent les esprits, ces mêmes vapeurs se mêlent à l'instant avec le sang du vieil Hermippus. De là, passant au travers de son cœur elles corroborent ce même sang, de façon que nous pourrions dire presque sans métaphore, que les esprits de Thysbé rendent la vie à ce vieillard. Car enfin, est-il rien de plus facile à concevoir que cette transmission, aussi vivifiante que physiquement naturelle, ajoute une nouvelle chaleur aux sens glacés de son vieil ami, de sorte qu'Hermippus possédant à la fois le reste de force qu'il tient encore de la nature, et empruntant les vives et fraîches vapeurs spiritueuses de la jeune et charmante Thysbé, trouvera-t-on trop merveilleux, dis-je, que celui qui réunit deux sortes de vies,

(1) Nous avons en vain cherché cette inscription dans l'ouvrage de Gruter.

peut vivre peut-être deux fois aussi longtemps qu'un autre homme ».

Cohausen suppose que son Hermippus était régent ou directeur d'un collège de jeunes filles et qu'il passa ainsi toute sa vie au milieu d'enfants.

Voici les fondements physiques de sa théorie :

L'air qui sort des poumons emporte avec lui les qualités bonnes ou mauvaises du lieu d'où il vient. La nature de l'air est en effet d'absorber les effluves et de les emporter avec lui. C'est ainsi qu'un air inspiré sec par un individu est expiré chargé de particules d'humidité. L'expérience apprend aussi que l'haleine des phthisiques peut communiquer la terrible maladie.

Pourquoi ne pas admettre dès lors, dit notre auteur, qu'un air sorti d'une poitrine jeune et robuste soit capable de communiquer la santé et la vie à un organisme épuisé, en renouvelant la masse du sang par sa force balsamique vitale d'après les théories des philosophes, soit, d'après les principes mécaniques, en augmentant la force élastique du sang.

Mais toutes les femmes ne sont point en possession d'une semblable vertu ; trois qualités sont exigées par l'auteur pour qu'elles puissent remplir ce rôle, elles doivent être saines, chastes et vierges. Voilà donc notre auteur disculpé de toute intention grivoise. Cohausen a bien soin de le faire d'ailleurs à plusieurs reprises, car des lecteurs inattentifs pouvaient se méprendre sur ses intentions. La première partie du livre se termine par le tableau d'une journée d'Hermippus avec ses élèves que nous citons en entier plus loin.

Le corps des jeunes filles n'agit pas seulement par l'haleine, dit Cohausen, mais aussi par la perspiration d'après la médecine statique de Santorius. (1) Les bons effets de celle-ci sont prouvés par de nombreux exemples ; on a vu des vieillards acquérir une nouvelle jeunesse après avoir épousé une toute jeune fille. Cohausen en rapporte un cas qui lui est personnel. Au contraire, les vieilles femmes empoisonnent et font périr leurs jeunes maris. La conclusion du livre est qu'un tel système de vie est impossible à pratiquer. L'auteur nous dit très nettement alors qu'il a voulu se récréer.

Si l'on se contentait de cette rapide esquisse, on n'aurait qu'une faible idée des agréments de toute sorte que Cohausen a semés à profusion à travers son ouvrage. Malgré le sérieux qu'il s'efforce de garder, çà et là, apparait sa véritable pensée, sous des facéties, sous des railleries. Le lecteur du livre a de continuelles surprises. Tantôt des pages entières consacrées aux plus étranges rêveries des médecins alchimistes, le laissent plus rêveur encore. Il se demande si, en réalité, Cohausen, qui rapporte ces théories avec le plus grand sérieux, n'est pas le plus crédule et le plus superstitieux des hommes. De là à abandonner le livre, il n'y a qu'un pas. Mais voici qu'une phrase est glissée qui laisse entrevoir les véritables sentiments de l'auteur. La raillerie apparait et l'intérêt redouble.

Tout en faisant les plus expresses réserves sur les

(1) *Santorius* ou Sanctorius, (1561-1636) célèbre médecin italien, auteur de la théorie de la *Perspiration insensible*, qu'il enseigne à Padoue. Il fut le premier médecin qui se servit du thermomètre.

théories par lesquelles il établit cette longévité, il faut bien avouer que Cohausen a développé et soutenu son paradoxe avec un rare bonheur, un talent et une érudition de premier ordre.

L'ouvrage eut un grand succès. S E. E. Cohausen, (*Acta Erud. Leipzig*, 1741), qui venait d'être nommé membre de l'Académie des curieux de la nature sous le nom de Cleombrotus II, le présenta à cette société en 1741. Deux ans après, dans une autre séance, il en fit l'analyse complète.

Les Nova Acta Curiosorum de 1745 donnèrent une analyse très complète de l'Hermippus et la terminaient par par la critique suivante :

« L'auteur, est-il dit, n'a pas cru indigne de son âge, ni de sa personne de s'adonner à cette récréation littéraire et de l'illustrer avec beaucoup d'art et d'ornements. Il a écrit ce livre non dans un but médical, mais pour montrer qu'il n'est pas dans l'antiquité de fiction insensée qui ne puisse être éclairée de quelque apparence de vérité »

Le livre de Cohausen se répandit rapidement par toute l'Europe. Les amis de l'auteur lui adressèrent des lettres de félicitations. Son neveu, son fils, Nunning et d'autres encore envoyèrent au vieillard des épitres, des congratulations.

Le *Journal des savants* de 1747, en signala l'apparition. Mais déjà, il était connu en Angleterre par l'imitation qu'en fit l'historien écossais John Campbell sous ce titre « l'Hermippus redivivus ou le triomphe d'usage sur la vieillesse et le tombeau (Londres 1742). L'ouvrage de

Campbell fut traduit en français par M. de la Place en 1789, et c'est lui qui est connu et considéré par beaucoup de personnes comme l'ouvrage du médecin allemand. Il n'en est rien ; et Campbell renchérit encore sur les récits fabuleux de Cohausen. L'historien écossais avait beaucoup lu ; son érudition était immense nous disent les biographes, il était digne d'être le continuateur du praticien de Vreden ; il connaissait aussi bien que lui toutes les légendes du moyen-âge et a ainsi augmenté beaucoup l'œuvre primitive.

L'Hermippus redivivus a été réimprimé à Stuttgart en 1847 avec deux autres traités aussi curieux : l'un de Paullini (médecin du XVIIe siècle 1643-1712.) *Flagellum salutis* ou *méthode de guérison des maladies par les coups*, l'autre de F. E. Niedten (*Cures merveilleuses par la musique*). C'est à la complaisance de M. le Dr Hahn, bibliothécaire de la Faculté de médecine, que nous devons d'avoir parcouru ce livre, dont voici le titre :

Der Schatzgräber in den litterarischen und bildlichen Seltenheiten, Sonderbarkeiten, etc, hauptsächlich des deutschen Mittelalters. Herausgegeben, von J. Scheilbe. Stuttgart, 1847. Trésor des étrangetés et des raretés littéraires et artistiques au moyen âge allemand.

Nous connaissons l'Hermippus, mais nous voudrions pouvoir parler des deux autres traités si curieux. Paullini surtout décrit avec humour les excellents effets des coups (flagellation), dans une foule d'affections : mélancolie, rage, épilepsie, surdité, paralysie. Il apporte dans chaque cas des exemples fabuleux. Nous n'insistons pas sur le rôle de la flagellation dans les cas d'impuissance,

de frigidité, etc. (Voir dans les notes et les éclaircissements, une notice sur Paullini.)

Le petit volume dont nous parlons, est orné d'une gravure représentant Hermippus au milieu de ses pupilles. Au premier plan, des jeunes filles dirigées par une maîtresse, chantent un chœur pour charmer les oreilles de leur vénérable maître. Celui-ci tient sur ses genoux un petit garçon qui lit dans un livre, cependant qu'une fillette grimpée dans le fauteuil d'Hermippus, lisse d'une main hésitante les cheveux du vieillard. A ses pieds, autour de lui, d'autres fillettes, d'autres petits garçons, tiennent des livres ouverts et semblent très attentifs aux paroles du maître. La scène se passe dans une salle de collège.

DERNIÈRES ANNÉES

(1743-1750)

La vieillesse était venue, et elle apportait au laborieux médecin un cortège de douleurs physiques qui ne lui donnaient pas un instant de repos. Une hernie inguinale et un calcul vésical, le tourmentaient à toute heure, troublaient son sommeil et l'avaient épuisé en le tenant constamment en éveil.

Il ne cessait pas cependant de s'adonner à ses travaux littéraires et médicaux. Sa correspondance avec son ami Nunning continuait, très variée, et toujours intéressante : discussion sur les croix gravées, sur les pièces et les monnaies (1747-48), projet d'établissement d'une Société savante en Westphalie (1749), etc., etc.

Cette correspondance est signée Oreste (Cohausen) et Pylade (Nunning) et a été recueillie par le neveu de notre auteur dans le troisième volume de son Commercium.

En 1745, il faisait encore paraître : *La consolation des goutteux* (*Trost der Padagristen*) livre sur lequel nous n'avons que peu de renseignements. S'agit-il d'un nouveau remède contre la terrible goutte ; ou bien Cohausen a-t-il voulu exercer sa verve poétique, puisque le titre porte que l'ouvrage est écrit en vers latins. Nous ne le savons pas.

Nous ignorons tout à fait si sa femme vivait encore à ce moment, et ce que devinrent ses filles. Il n'est pas impossible cependant que la perte de quelque être cher, ait assombri encore les dernières années du vieillard ; ses lettres n'en disent rien, et cependant nous possédons les dernières, qui ont été pieusement recuillies par S. E. E. Cohausen.

Voici ces deux dernières lettres écrites par J.-H. Cohausen (Oreste) à son ami Nunning (Pylade).

Le vénérable vieillard approchait de sa fin ; il le sentait d'ailleurs, et il l'exprime très nettement dans cette première lettre, qui est datée de la fête de l'évangéliste Mathieu, 1750.

Très cher Pylade,

« Tu m'as souhaité en vain la vie de Nestor ; de continuelles douleurs qui m'affligent nuit et jour me font craindre une fin prochaine. Elles me rendent au moins tout à fait incapable d'étude et de travail ; la force de mon esprit disparaît, mon jugement vacille, ma mémoire diminue, mon imagination est perdue.

La dernière lettre est datée du 1er juillet 1750, elle porte la mention suivante :

Oreste entretient son très cher Pylade de son état misérable,

Tout va mal ici. Je suis atteint de la maladie noire d'Hippocrate, c'est-à-dire que les vaisseaux courts de ma rate ont déversé par l'orifice de l'estomac un sang coagulé entièrement noir que j'ai rejeté par des vomissements. Je ressens depuis dans les côtés des douleurs incessantes bien que sourdes. Mon calcul vésical, et ma hernie me causent en outre de continuels tourments.

De plus l'issue de mon procès contre le magistrat de Vreden, au sujet de ma maison de Ritbergica, pour laquelle tu m'as offert un défenseur, trouble mon esprit et m'afflige, car elle ne s'annonce pas favorable.

J'espère que tu as reçu de Coblentz, le tome second du Commercium litterarium, et que tu en as été satisfait. Plains ton cher Oreste, qui vivant ou mort te recommande les siens. Adieu, dans l'autre monde.

Vreden, 1er juillet 1750.

J.-H. Cohausen mourut le 13 juillet 1750. Ses dépouilles furent placées dans l'église paroissiale de Vreden et recouvertes d'une pierre de Bombergen sur laquelle on grava cette épitaphe :

Jésus Maria Joseph. sub protectione Divina trium in terris vivens sub terris tute quiescit.

Dominus Joannes Henricus Cohausen, Phil. et Med. Doctor, clarissimus per dynastias Horstmar et Ahaus quondam Archiater, super annos 44, Med. Provincial. Practicorum Patriœ senior œtatis 85. Obiit 13 julii 1750.

R. S. P.

S. E. E. Cohausen ajoute en note. (*Commercium littérarium*) Tome III.

Mon oncle qui avait coutume de dire avec piété : Dieu est ma première espérance, l'autre est la Vierge Marie, la troisième sera toujours Joseph, composa lui-même cette épitaphe la veille de sa mort et demanda quelle fut gravée sur son tombeau. Il défendit aussi qu'on y ajouta aucun éloge.

Un de ses amis de Munster écrivit l'ode suivante à la mémoire de Pylade.

Par quel destin cruel ! Par quel tranchant funeste
La Parque te ravit Pylade ton Oreste !
Arrache vos deux cœurs, que la tendre amitié
Dans un siècle de fer a toujours enchaîné,
Arrache deux Esprits, que, malgré l'ignorance,
Unit le germe heureux du goût de la science.
Quoi ? Le germe, qui dut pousser sous nos climats.
Ses branches et ses fruits d'or, dont la main de Pallas
Enrichit tant de lieux, depuis que la lumière
De leurs vieux préjugés chasse la nuit grossière,
Est étouffé, se perd ? Des lustres de travaux
N'ont pu former encor des changements si beaux ?
Quel démon envieux du sort de la Patrie
Soutient tes préjugés, soutient sa léthargie !
Et ferme sa paupière au grand jour de nos temps !
Ton ami cependant vit en ses monuments,
Qu'au fleuve de l'oubli, vient d'opposer sa veine,
Son destin est trop beau, calme tes pleurs, ta peine.
Conserve à tes amis, conserve aux beaux esprits
Ta personne, ton cœur, tes veilles, tes Ecrits :
Que ton Païs enfin formé par tes exemples
Soit l'ami de Minerve, et dresse en goût des Temples,
Et admire longtemps dedans son changement
Et la cendre d'Oreste et Pylade vivant,

JUCEMENT SUR COHAUSEN.

Nous venons de retracer la vie et l'œuvre de Jean-Henri Cohausen.

On a vu que ce médecin fut un fécond écrivain, et qu'il traita une grande diversité de sujets. Est-il possible de tirer de ses écrits une doctrine générale, un système de médecine, et peut-on rattacher Cohausen aux grandes écoles de son temps. Nous ne le pensons pas, Cohausen est avant tout un praticien et un lettré. Ce n'est ni un professeur, ni un chef d'école. Il a dû, certainement, subir l'influence des grandes théories régnantes, mais sans être absolument entraîné à la remorque, échappant toujours à tout esclavage par la nature même de son esprit.

Cohausen connaît l'*ïatrochimisme* et ses deux fondateurs Sylvius de le Boë (1614-1672) et Thomas Willis (1622-1675), il n'ignore pas non plus l'*ïatromécanisme* et ses représentants, Borelli (1608-1679), Bellini (1643-1703), Baglivi (1668-1706), Ramazzini (1683-1714). En maints endroits de ses œuvres (1), il cite ces différents auteurs,

(1) Voir Archeus faber et medicus.

mais il les considère plutôt comme des cliniciens, que comme des fondateurs de système. Contemporain d'Hoffmann (1660-1742), de Boerhanve (1658 à 1738), de Stahl (1660-1734) il représente au milieu d'eux une note spéciale ; l'éclectisme des doctrines.

Les études de sa jeunesse lui avaient fait apprécier le génie de Van Helmont, et c'est plutôt à ce médecin qu'on pourrait le rattacher si l'on voulait absolument mettre une étiquette à cet original. Il lui emprunte sa définition de l'archée, il met en honneur le régime qu'il proposa pour les individus atteints de fièvre palustre (Voir *Archeus febrium faber*).

Il conseille comme lui l'emploi prudent des purgatifs, il l'imite presque dans la composition des titres de ses ouvrages. Mais il n'accepte pas l'ensemble de son système ou du moins rien ne permet de le croire. Nulle part dans ses œuvres, il ne développe cette théorie de l'archée qu'il ressuscite plutôt pour faire une adaptation spéciale au traitement des fièvres par le quinquina que pour en soutenir la réalité.

L'Archée de Van Helmont devait être bien vieillie puisque dès le début de son livre, il lui faut justifier son titre. L'histoire nous apprend que le système de Van Helmont est un mélange de mysticisme, de vitalisme poétique, de chimie où se rencontrent de l'érudition, des réfutations judicieuses de bien des erreurs, des expériences précises, (n'oublions pas que le premier il employa la balance) et des théories ingénieuses parfois presque géniales.

Cohausen avait dû faire une étude spéciale des écrits

souvent si obscurs de cet auteur, car en maints endroits (*Elucidatio Helmontii operis,* inédit); *Helmontius ecstaticus*), il se vante de présenter au public une explication claire des doctrines du grand Réformateur.

Ses études de chimie lui permettaient aussi d'apprécier les expériences qui avaient conduit Van Helmont à établir une classification des actes de la nutrition, en six digestions. Il ne cache pas d'ailleurs son admiration pour ce savant qu'il appelle un homme envoyé par Dieu pour réformer la médecine. Un curieux et un chercheur comme Cohausen devait se laisser entraîner par le côté poétique et mystique de l'œuvre de Van Helmont. Si nous nous reportons par la pensée à ce moment où notre auteur commença ses études, nous voyons que, ayant succédé à l'helmontisme, deux grands systèmes dominaient la médecine, l'iatrochimisme avec Sylvius de le Boë et l'iatromécanisme avec Borelli et ses élèves ; Baglivi Ramazzini. Cohausen connaît toutes ces doctrines, il les a probablement étudiées, il en prend ce qui peut être utile à sa pratique, mais il se rapproche plutôt de Sylvius et de Van Helmont.

Nous avons dans l'analyse de son Archée, auteur et et médecin des fièvres et dans son conseil médical, indiqué quelques points de sa thérapeuthique. Nous n'insisterons pas davantage. N'oublions pas que Cohausen est avant tout un praticien et un érudit.

Il glane dans les auteurs, ce qui lui semble bon, le reforme même par son expérience personnelle.

Nous imaginons volontiers d'après ses écrits, et d'après

les propres consultations qu'il nous a laissées (1) qu'il devait s'adresser autant à l'esprit et au moral de ses malades qu'à leur physique. On vient le consulter pour une conjonctivite intense, pour un larmoiement continuel ; aussitôt Cohausen, sans se lancer sur une étiologie ou une pathogénie obscure, dépiste dans un vice ou une habitude de son client la cause de l'affection. C'est un priseur et il le soigne en lui citant Martial ou Stace, et aussi les plus savants médecins.

Il ne faudrait pas cependant en faire un amateur, sans connaissances spéciales.

Bien au contraire, tous ses comtemporains ont vanté son habileté de praticien; on venait le consulter de loin, et lui-même nous apprend qu'il se rendait pour donner ses soins dans des villes très éloignées.

Est-il nécessaire de parler de Cohausen anatomiste? Deux ouvrages pourraient faire croire qu'il fut un chercheur, un prosecteur comme quelques-uns de ses plus illustres contemporains : le Lucina Ruyschiana, et le mémoire envoyé à Bordeaux sur les capsules atrabilaires. Le premier ne contient aucune mention que Cohausen ait pratiqué des dissections pour voir le muscle de Ruysch. La réfutation que fait le médecin de Vreden, du mémoire de Ruysch est purement historique. Ruysch n'a pas découvert ce muscle, d'autres l'ont vu avant lui (Voir l'analyse que nous avons faite). Ce muscle enfin n'a pas l'usage que lui assigne l'illustre professeur, et Cohausen, outre l'autorité des maîtres, apporte le témoignage de sa propre expérience.

(1) Voir de Pica Nasi.

Nous regrettons de ne pouvoir parler du mémoire manuscrit sur les capsules atrabilaires qui se trouve à la Faculté de Bordeaux. Peut-être Cohausen s'y révèle-t-il anatomiste. Mais d'après le titre des chapitres de ce mémoire que nous a si obligeamment adressé M. le Professeur Bergonié de Bordeaux, nous pensons que, comme dans ses autres travaux, Cohausen se contente de traiter la question des reins succenturiés au point de vue historique et critique.

L'hygiène et tout ce qui a trait aux médicaments tient une place plus importante dans son œuvre.

Son livre contre l'abus du thé, contre les priseurs, son traité sur la source de Bentheim montrent qu'il s'occupait de la santé de ses contemporains.

Nous ne discutons pas s'il a tort ou raison de tant s'élever contre le tabac : malgré des plaidoyers variés, la question n'est pas tranchée. De bons esprits ne voient aucun inconvénient à fumer même des quantités de tabac qui peuvent paraître exagérées. Ce que nous devons retenir, c'est la verve et l'esprit qu'a dépensés notre auteur dans cette croisade. Il n'a probablement guère réussi, mais il avait joué son rôle, et pouvait croire sa conscience en paix.

Le chimiste et le physicien mériteraient de nous arrêter. Cohausen a été l'un et l'autre et les écrits que son neveu a retrouvés manuscrits, en témoignent. Malheureusement nous n'avons pu nous procurer aucun des travaux de cette catégorie. Seul le *Lumen novum phosphoris accensum* a pu être consulté par nous à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. C'est encore un écrit d'érudi-

tion et non de recherches. Il nous donne un exposé des théories de l'époque sans nous indiquer les travaux spéciaux de l'auteur.

A l'imitation de Van Helmont, Cohausen à vanté l'alchimie et ses médicaments. Il nous a semblé cependant qu'il était à cet égard quelque peu sceptique, et dans l'*Hermippus redivivus*, il se moque quelque part des superstitions et des croyances des philosophes hermétiques.

On pourrait dire, pour juger ce médecin, qu'il fut un vulgarisateur. Dans ses nombreux écrits, il aborde de préférence les sujets médicaux qui se rapportent à l'hygiène, et les traite d'une façon sarcastique. C'est ce jugement que porte sur lui le Dr H. A. Erhard, auteur, d'une Histoire de Munster (1835) et nous nous y rallions pleinement,

J. H. Cohausen a tout lu, tout commenté ; la bible, les auteurs grecs et latins, les historiens, les poètes, les voyageurs, les philosophes, les médecins. Tout ce que le moyen âge nous a laissé d'écrits sur les remèdes merveilleux, sur les secrets hermétiques, a été parcouru par lui. Son *Decas Tentaminum* en est une preuve et le succès du livre montra en quelle estime on tenait l'auteur.

Cette érudition lui est un instrument de premier ordre pour ses démonstrations.

Sa méthode générale qui est de prouver par l'expérience et par la raison est puissamment aidée par cette foule de documents qui viennent fortifier et confirmer ses théories. Lisez l'Archée et vous verrez groupées autour de sa propre définition, qui est celle de Van

Helmont, toutes les opinions courantes sur la fièvre : Sydenham, Willis, Stahl, Sylvius, Ettmuller.

Dans le cours de cet ouvrage on rencontre à chaque page, à propos des questions soulevées, à côté de sa propre opinion, celle des maîtres de tous les temps, et de tous les pays.

Cohausen a laissé des œuvres poétiques assez considérables. Les unes n'ont pas été publiées (*Capnopœgnion* (1) les autres sont disséminées dans ses ouvrages : dans le *Neo Thea*, dans le *Pica Nasi*, dans le *Raptus Ecstaticus*. Tout lui était matière à versification, mais il s'est surtout exercé dans le genre satirique et épigrammatique.

L'étude continuelle et la connaissance complète qu'il avait des maîtres de la poésie latine lui était d'un grand secours.

Il imita Ovide, Properce, Catulle, Tibulle, Phèdre, Stace, Martial, Juvénal.

Comme eux, dans ses œuvres humoristiques et satiriques, il s'élève contre les abus et les vices de son temps. Il est vrai qu'il ne vise jamais plus que les priseurs de tabac et les buveurs de thé, mais n'oublions pas qu'il est avant tout médecin.

Nous laissons de côté ses œuvres panégyriques et historiques, qui n'intéressent que le diocèse de Munster.

Nous concluons ainsi :

Cohausen est une des figures les plus curieuses du monde médical ou commencement du XVIIIe siècle. Poète,

(1) καπνος, fumée ; παιγιον, poésie libre.

érudit, médecin, chimiste, doué d'un savoir universel, il ne voulut jamais profiter de l'étendue de ses connaissances pour monter aux honneurs. Il refusa le professorat que lui offrait le prince électeur de Cologne. Il quitta une cour brillante où chacun le flattait pour se retirer à Vreden. Il y vécut partageant son temps entre ses devoirs professionnels, et ses études historiques et littéraires. Ils sut railler les travers de ses contemporains et dirigea contre eux le fouet de ses satires. Nous le rangeons donc parmi les médecins littérateurs et érudits dont le moyen âge et la Renaissance avaient déjà laissé de si nombreux exemples. Mais Cohausen ne fut jamais un charlatan ; il préféra la retraite au bruit d'une cour dissipée et vécut obscurément, conservant jusqu'à une extrême vieillesse l'amour du travail, et le culte des lettres.

CATALOGUE DES ŒUVRES COHAUSEN.

Nous avons dressé ici le catalogue des œuvres de J.-H. Cohausen, d'après l'histoire bibliographique que nous a laissé son neveu Salent.-Ernest-Eug. Cohausen, conseiller aulique et médecin de Son Eminence l'Archevêque électeur de Trêves, membre de l'Académie Césareo Léopoldine.

Nous avons fait suivre chaque titre d'ouvrage des indications bibliographiques que nous avons rencontrées et nous avons indiqué les bibliothèques où nous avons trouvé les volumes ainsi que leur cote.

Si quelque lecteur curieux désire se reporter aux sources son travail sera ainsi facilité.

Dans la liste qui suit, il est des ouvrages qui ont été analysés dans le cours de ce travail, nous n'en parlerons pas autrement. Quant aux autres, nous les ferons suivre d'une courte notice.

Nous avions d'abord l'intention de les ranger suivant leur objet en livres médicaux, satiriques, historiques, etc. Nous avons préféré les laisser dans l'ordre où S. E. E Cohausen les a rangés.

I

J.-H. Cohausen, Medicinœ doctoris
Tentaminum physico-medicorum curiosa decas de vita humana theoretice et practice per pharmaciam prolonganda ex veterum et recentiorum philosophorum ac chymiatrorum fundamentis, ratiociniis, experimentis, historice, ethicé, medicé, philosophicé et chymicé proposita et omnibus longœvitatis candidatis consecrata. Editio secunda, Osnabrugi, 1714.

Bibliothèque Mazarine	A 2582
Bibliothèque de la Faculté de Médecine	6233
Bibliothèque de la Société des Antiquaires de Wesphalie-Münster	L 10

La première édition de cet ouvrage fut imprimée aux frais de l'auteur, à Cosfeld, chez Joann-Barth. Steiniï, 1699.

II

Tentaminum Physico-medicorum
de vita prolonganda
Decas curiosa secunda.

Cet ouvrage ne fut pas imprimé.

S. E. E. Cohausen nous dit seulement qu'il n'est pas moins curieux que le précédent dont il n'est que la continuation. Voici les principaux titres de chapitres qui nous ont été conservés :

L'Arbre de vie retrouvé. Le trésor de vie recouvré. La fontaine de vie découverte, etc.

III

Mausolœum Gloriœ Politico-Panegyricum xxv. Principalium virtutum Columnis erectum.

In quo principis Pacis Christiano-Politici idea in Glorios.

Memor. Principe Friderico. Christiano Monasteriensium Episcopo Sexagesimo sistitur, et appensis Symbolicis veræ Nobilitatis et præclare gestorum imaginibus spectanda exhibetur à I. C. H. S. M. D. ejusdem principis quondam Archiatro-Horstmario-Ahusano.

Cosfeldiæ Sumptibus Auctoris anno, 1712.

Panégyrique de l'évêque Frédéric-Chistian. C'est un volume de plus de deux cent trente pages, très rare. Nous en avons pu parcourir un des rares exemplaires que le distingué docteur Molitor a bien voulu nous envoyer. Bibliothèque royale Paulinienne de Munster, X, 1626.

IV

Neu aufgerichtete medicinische Thee Tafel.

Auff welcher fürtreffliche, so einfältig als künstlich zusammen gesetzte, theils aus einheimischen theils ausländischen Kreutern und Gewächsen bestehende Kreuter, Thee denen Liebhabern der Gesundheit und langen lebens auffgetragen und präsentiret werden. Von J. H. C. M. D. gedrucket zu Osnabrug in anno 1716. Ben Michael Andreas Fuhrman.

Nouvelle série de Thés médicinaux. Comment on peut d'une façon naturelle ou artificielle préparer le thé au moyen d'herbes indigènes et d'herbes exotiques. Présenté aux amateurs de la santé et de la longévité.

Imprimé à Osnabruck, 1716.

Une traduction hollandaise de cet ouvrage fut faite par un ami de l'auteur, H. J. Grasper, et parut à Amsterdam en 1719.

V

Benthemo-Grene das ist, kurtze Abhandlung von dem in der hôchberühmten Graffschafft Benthem, zwar von undencklichen Jahren herfurquellenden, anjetzo aber durch fürtreff-

liche Würckung mehr und mehr in Beruf kommenden gesund heits Brunnen, in zwen Theile ab-getheilet.

Davon der erste den Ursprung, Wesen Nahmen und Eigenschafften dieses Medicinal-Wassers klârlich vorstellet, der andere die krâffte, Wurckung, heilsahmen, inner und ausserlichen gebrauch ausführlich entdecket, und aus den Lehrsatzen einer vernunftmâssigen Artzney Kunst erweiset, das viele beschwerliche und veraltete, aus Sauer und Schleim entstandene kranckheiten dadurch können genesen werden.

Zu Nutzen hülffsbedürfftigen Mensehen ausgesertiget von. I. H. C. H. S. M. D. gedruckt zu Cosfeldt anno 1713.

Munster : Bibl. des Antiquités Westphaliennes L. 9.

Voici la traduction de ce titre :

Benthemo-crene : c'est-à-dire, court essai sur la source qui jaillit dans le comté de Bentheim, source connue de temps immémorial, mais dont la réputation grandit chaque jour à cause de son efficacité. La première partie indique l'origine le nom et les qualités de la source.

La seconde en découvre les qualités, la bienfaisante action externe et interne, et montre que, d'après les doctrines rationnelles de la médecine, cette eau guérit beaucoup d'affections chroniques. A l'usage des gens nécessiteux par I. H. C. H. M. D.

VI

Lumen novum Pyosphoris accensum, sive exercitatio-physico-chymica de causa lucis in phosphoris tam naturalibus quam artificialibus, exarata ad provocationem celeberrimœ Rogiœ in Galliis Burdegalensis Academiæ a Ioanne Henrico Cohausen M. D. Reverendissimi et Celsissimi Principis et Episcopi Monasteriensis et Paderbornensis D. Francisci Arnoldi Archiatro-Horstmario-Ahusano. Amsterdam 1717.

Mémoire envoyé pour le concours de 1717 à Bordeaux, (prix du duc de la Force).

Cet ouvrage in-8° de plus de 200 pp., orné de 5 planches gravées sur bois se trouve à Paris : Bibliothèque de l'Arsenal. Section Sciences et Arts. 8056, et à Bordeaux. Bibliothèque de la ville. N° 3433. (Catalogue de 1830).

VII

Capsulœ atrabilariœ Anatomice et chymice reclusœ sive

Dissertatio-Physico-Anatomica in qua Renum Succenturiatorum seu Glandularum Renalium, in iisque secretis Liquoris verus ac genuinus usus in foro médico Hactenus controversus et obscurus Concatenato Rationum et experimentorum ad provocationem Regiœ in Galliis Celeberrimæ Burdegalensis Academiæ Clarius quam hactenus unquam demonstratur.

A Ioanne Henrico Cohausen. M. D. 1718.

M. le Professeur Bergonié de la Faculté de médecine de Bordeaux a bien voulu, ce dont nous ne saurions trop le remercier, rechercher dans les manuscrits de l'ancienne Académie, ce mémoire de Cohausen que nous n'avons trouvé nulle part.

Voici les renseignements qu'il nous a fait parvenir au sujet de ce travail :

Le titre exact du mémoire est le suivant :

Dissertatio-physico-anatomica de usu glandularum renalium seu renum succincturiatorum aut capsularum atrabilarium.

Il est classé dans le tome 46 des manuscrits de l'ancienne Académie, pièce 8. Il forme 24 pages in-4° d'une écriture très minutée et il ne porte pas de chapitres marqués.

Après une introduction qui vient après le titre principal, on trouve les sous-titres suivants :

De structura et usu glandularum in genere.

De glandularum renalium structura et usu.

Glandularum renalium natura ultérins aliquantisper expenditur et dubia quœdam diluantur.

Le manuscrit a été envoyé pour le concours de 1718, avec cette devise.

« *Est quodam prodire tenus, si non datur ultra* ».

(Horat.)

Nous aurions désiré pouvoir examiner ce travail, mais il nous aurait fallu pour cela nous rendre à Bordeaux.

Le temps ne nous permettait pas cette démarche. Nous remercions néanmoins M. le Professeur Bergonié, et M. Céleste, bibliothécaire municipal de Bordeaux, des renseignements qu'ils nous ont envoyés.

VIII

Exercitatio Experimentalis nova et Curiosa.
De concreto incomparabili,
Mole minimo, activitate maximo,
Alterativo potentissimo
Multiplicativo sui stupendo,
Mirandarum rerum patratore
Fermento,
Sine Intricatissimus quœtionis nodus,
Quœ sit causa multiplicationis in Fermento
A bonarum literarum, scientiarum et artium
Academia Regia, quœ Burdagalœ est
Pro palma aurea positus
Et Physico-Chymice et Mechanico-Cartesiane
Solutus
Ab eo cui symbolum,

Qui non gustaverit salium sapores nunquam perveniet ad optatum fermentum fermenti. (Rosarii) 1719.

Ce mémoire, le dernier de ceux que J-H. Cohausen envoya à Bordeaux, existe dans la bibliothèque municipale de cette ville.

M. le Professeur Bergonié et M. Céleste nous en avaient adressé la cote que nous n'avons pu retrouver dans nos fiches.

IX

Dissertatio satyrica physico-medico moralis de Pica Nasi, sive tabaci sternutatorii moderno abusu et noxa.

1716. Amsterdam apud Joannens Oosterwyk, in-12 180 pages.
Bibliothèque Mazarine A 28, 875
Bibl. Nationale Tc 26/14
Bibl. de l'Arsenal 4773.

Une traduction allemande de ce livre parut en 1720 à Leipzig sous le titre :

Satyrische Gedancken von der Pica Nasi oder Der Sehnsucht der Lüstern Nase, Das ist : von dem heutigen Mitssbrauch und schädlichen effect des Schnupf-Tabacks Nach denen Regeln der Physic, der Medicin und Morale ausgeführet von Joham Heinrich Cohausen. Hildes. M. D. aus dem lateinischen aber ins Deutsche übersetzet von L. C. S. Leipzig 1720.

D'après S. E. E. Cohausen le traducteur serait un professeur de l'Académie de Leipzig.

Cette traduction allemande que nous avons eue entre les mains, existe à Munster : Bibl. Royale Paulinienne — R'. 2067.

X

Raptus Ecstaticus
in montem Parnassum
in eoque visus satyrorum lusus
cum nasis tabacoprophoris
sive
Satyricum novum

Physico-médico-morale
in modernum tabaci sternutatorii
abusum
Autore Joanne Henrico Cohausen
Hildesio Saxone.
Amstelodami Apud Guilelmum Barentse
1726. in-8° 130 pages.
avec un appendice expliquant les
termes employés.
Bibliothèque de l'Arsenal (Sc. et Arts) 4776.
Bibl. des Antiquités Westphaliennes de Munster. G. 68.

XI

Nasus picans peccans
sive
Spicilegium physico-rationale
medico morale de enormi tabaci
sternutatorii moderno abusu
Ex curiosiori pixidum tabacariarum
inspectione natum.

Ce livre ne fut pas imprimé. C'est une description des diverses sortes de tabatières, de leurs formes, des matériaux employés, de leurs ornements. L'auteur suppose que les priseurs sont convertis par ses raisons et que leurs tabatières servent à élever une statue à Hercule.

XII

Joannis Henrici Cohausen Hildesio-Saxonis M. D.
Ossilegium Historico Physicum
ad
Cl. Viri. Joh. Herm. Nunningii
J. C. Canon. et Scholast. Vred.

Sepulchretum Westphalico Mimigardico Gentile
in quo
De urnis ac lapidibus Gentilium

Westphalorum sepulcralibus pertracta variis circa cineres et ossa observationibus physicis illustrantur. — 58 pp. Cosfeldiœ, in-4, anno 1714.

Cet ouvrage très intéressant pour les amateurs d'antiquités et dont on trouvera une analyse très complète dans le Journal des savants, année 1734, ne se trouve pas à Paris.

Nous l'avons reçu de Munster :

Bibliothèque de la Société des Antiquaires de Westphalie. E. 261.

Il fait suite à l'ouvrage de Nunning plus considérable : Scpulchretum Westphalico-Munigardico Gentile.

Tous deux sont annexés au volume institulé : *De Scpulchris veterum*. Nous traduisons le titre ainsi :

Observations historiques et physiques concernant les cendres et les ossements qui se trouvent dans les anciens tombeaux : par Jean Henri Cohausen Docteur en médecine pour servir d'éclaircissement au traité de Jean Nunningh touchant les urnes et les pierres sépulcrales de la Westphalie Payenne. A Francfort et à Leipsig, chez Mich. André Fuhrmann 1714.

XIII

Helmontius Esctaticus
sive
Visa medicaminum potestas
ab
Helmontio Somniante
Revisa à Vigilante
Ioanne Henrico Cohausen M. D.
id est
Tractatus Theoretico Praticus

Arcanioris sophiatriœ promus condus, continens duas diatribas, quarum prima Visionem Ecstaticam Helmontii hactenus a nemine detectam, clarissime aperit; Altera in prœcipuas ejus sensationes physico-chimicas sublimes novasque Reflexiones, omnibus ad Arcana Adeptorum aspirantibus utiles atque necessarias, proponit, interspersis raris atque magnisRemediis.

Accedit
Pro supplemento sensationis ultimœ Helmontianœ
De Hermetis aquina forma pontica,
Quœ elementa dissolvit
nec non
Helmontii liquore igni-aqueo Alcahestino,
Solvente catholico.
Dissertatio pyrotechnica curiosa
Notis ab autore illustrata.
Amstelodami, Apud Salomonem Schouten
1731, in-8°,333 pp.

Ce livre très curieux est une révision des médicaments proposés et vantés par Van Helmont.

Il existe à la Bibliothèque nationale. Te 131/149.

XIV

Clericus Deperrucatus sive in fictitiis clericorum comis moderni seculi ostensa et explosa vanitas cum figuris Autore Œnnaeo Rhisenno Vecchio, Doctore Romano Catholico.

Amstelodami, apud Guilielmum Barentse, in-8, 206 pages.

Sans indication de date.

Il doit être de 1729 ou de 1730 puisque le pape Benoit XIII, à qui il était dédié, ne put le recevoir avant sa mort (1730). C'est une satire dirigée contre les prêtres mondains qui portent perruque.

Ce livre n'existe pas à Paris.

Nous l'avons reçu de Munster où il se trouve à la Bibliothèque Royale Paulinienne G[1] 424.

XV

Pacis lœtœ Præludium
inquo de presenti Europæ fato
ex arte Iconogrophico-symbolica
Pictore calamo et plectro Epigrammatico
captantur auguria
Dum spes pacis in rota fortuna stat anceps.
Additur prœliminaris effigies
solis Austriaci
sive
Caroli VI
Augustissimi Romanorum Imperatoris
Imago
in speculo solis symbolico-parallelo reflexa
Auctor
Joannes Henricus Cohausen M. D.
Hildesio-Saxo.
Anno a mundo condito
quo post Rom. Imperium tot gravissimis
bellis agitatum
Magnœ molis erat pacem quoque reddere mundo
Anno post salvatorem natum
Quo de magno pacis negotio tractabatur
Burgo-Steinfurti
Apud Conradum Cunradi ill. Arn. Typ.

Sans indication de date. Nous pensons d'après le titre qu'il fut composé vers l'an 1714, au moment des traités d'Utrecht.

Livre très rare, nous dit S. E. E. Cohausen, et qui fut goûté surtout par les lettrés. La bibliothèque du monde lettré de décembre 1716, vante l'ouvrage et l'enthousiasme poétique de l'auteur.

Nunning écrivit une lettre à son ami, dans laquelle il lui

disait que cette œuvre montrait assez combien il était digne de la couronne des poètes.

C'est une suite d'épigrammes, de strophes latines, à l'imitation de Perse, Stace, Ovide, Virgile, en l'honneur de la paix et de l'empereur Charles VI.

Munster, Bibliothèque des Antiquités Westphaliennes, D. 219.

XVI

Gloria Boica in orbem westphaliœ redux. Cui sub triumphali arcu occursans Genius Mimigardicus proneœ et sapientiœ sociatus applaudit et gratulatur et in apodosi Reverendissimo ac serinissimo Principi ac Domino D. Philippo Mauritio, utriusque Bavariœ et superioris Palatinatus Duci comiti Palatino Rheni Monasterii et D. Paderbornœ nuper fauste renunciato Episcopo Quadruplicis in patria Ordinis Clericalis, Nobilis, Civilis, Rustici nomine Devotissinum prœstat homagium et vota cum futurœ in Regimine felicitatis omine humiliter persolvit opera Musœ, quæ gloriæ Boiœ reduci litat.

Anno quo benigno sidere electus est prœsul Monasteriensis Daventriœ.

Ex officina viduœ Enochi de Vries Gymn. Typogr.

Cet ouvrage que nous n'avons pu découvrir, est une suite d'épigrammes et d'odes latines en l'honneur de Munster.

XVII

Archeus febrium faber et medicus, sive exercitatio Medico-pratica de usu et methodo rationali, solidâ, certâ et securâ tam in febribus intermittentibus, quam periodicis continuis administrandi febrifugorum omnium màximum corticem peruvianum seu chinamchinam. Autore Joanne Henrico Cohausen, Hildesio Saxone. M. D. Archiatro Horstmario-Ahusano et Diœceseos Monasteriensis practico-seniore. Amstelodami, apud Salomonem Schouten, 1731, in-12, 120 pp.

C'est-à-dire : l'Archée, auteur des fièvres et de leur guérison ; ou traité de médecine pratique sur la meilleure méthode de donner le quinquina, tant dans les fièvres intermittentes, que dans les continues périodiques, par H. J. Cohausen, doct. en méd., etc. A Amsterdam, chez Salmon Schouten, 1731, 1 vol. in-12, pp. 120.

L'ouvrage fut mis en vente à Paris, chez Jollain, quai de la Tournelle.

Biblioth. Faculté de médecine. Mélanges, T. 162.

Bibl. Nationale. Te 46/650.

XVIII

Lucina Ruyschiana sive musculus uteri orbicularis a Cl DD. Frederico Ruyschio celeberrimo apud Amstelodamenses Ana tomiœ et Botanices Professore nuper detectus ad Medicinœ practicœ rationalis trutinam revocatus a Joanne Henrico Cohausen Hildesio Saxone M. D. Amstelodami, 1731, 93 pages, apud Petrum Aldewerelt. Nationale, Ta 25/6.

XIX

Hermippus Redivivus,

sive

Exercitatio physico-medica curiosa de methodo rara ad CXV annos prorogandœ senectutis per anhelitum puellarum ex veteri monumento romana deprompta, nunc artis medicœ fundamentis stabilita, et rationibus atque exemplis nec non singulari chymiœ philosophicœ paradaxo, illustrata et confirmata. Authore Io. Henr. Cohausen, M. D. Francofurti ad Mœnum. Apud Ioh Benj. Andreœ et Henr. Hort. Anno 1742.

Bibliothèque Nationale, Tc 31/10.

Bibl. Faculté de médecine, 3144.

Bibl. Arsenal, 5988 (Sc. et arts.)

L'Hermippus a du être composé à la fin de l'année 1739

ou au commencement de 1740. La lettre de Nunning qui félicite son ami de son œuvre, est en effet datée de juillet 1740.

L'Hermippus de la Nationale est la traduction du livre de J. Campbell par M. de la Place.

XX.

Trost der Podagrsiten
oder

Lob-Scherz und Satyrisches Spiel Maro Livornæ Mureiæ der hochlöbl, uralten Podagrischen Faction besonders Zugethanen zum tröstlichen Unterricht, Sallio Gintrioni aber als des Podagrams Verspottern zum Verweiss und Beschimpffung.

Von dem hochw. hochberühmten P. Jacob Balde S. J.

In Lateinischer Poesie abgefasset, nunmehr aber Dem Sinn nach, doch in vielen verändert, vorgestellet.

von J H C. H. S. M. D.
Denen Podagricis diess Bûchlein neues Licht,
Viel Wohlfarth, Leben, Heil, Freud, Lust und
Trost, verspricht.
Franckfurt in 8. 1745.

Consolation des goutteux. — Jeu satirique, éloge plaisant dédié à l'ancienne et illustre académie des Goutteux, comme enseignement consolateur et aussi aux railleurs en guise de remontrances, par l'éminent J. Balde. Mis en poésie latine, avec de nombreuses modifications par J. H. Cohausen.

S. E. E. Cohausen a réuni à ce livre, un traité composé jadis par son oncle sous le titre : « Triumphus de Podagra debellata reportatus, » et renfermant les secrets des plus fameux chimistes pour la guérison de la goutte. Mais

comme il était en latin, S. H. Cohausen n'avait pas voulu le joindre au précédent, en remettant à plus tard la publication. Il parut en 1749 sous le titre suivant :

Exercitatio encomiea, sive theses, de dolorosa et gloriosa podagra, nee non antitheses, de vituperio et execrabililate podagrœ, cum perpetua exegesi, quibus subneetitur triumphus de podagra sœpius debellata et feliciter deinceps debellanda, cum reflexionibus epicritieis J. H. C. H. S. M. D. 3 p. l. 180 pp. 12° Francof. et Lipsiœ 1749.

XXI

Medulla Medicinœ enucleata.

Kurtze inder wahrhafften das ist Experientz und rechten Vernunfft, auch auf den Fundamenten der Rational-Artzney kunst wohlgegrundeter Gegen-Berieht, In zwen Theile abgefasset.

In dem ersten : Das die in der fogenannten Medulla Medicinæ zum Vorschein gekommene Lehr eitel, falsch, und nichtig sen.

In dem zweyten, wird das falsehe aufgeblasene Urinsehen der Marcksehreyerin entdeeket.

Allen der Wahrheit Liebhabern zu Gefallen in Sehimpff und Ersnt aufgesetzet.

Durch Aletophilum Wahremundum Artzney Erfahrnen.

Sans indication de date.

Voici comment nous interprétons ce titre bizarre et d'une saveur si particulière.

Medulla Medicinœ enucleata, c'est-à-dire courte réplique expérimentale et rationnelle basée sur la médecine rationnelle en deux parties.

La première montre la fausseté de la Medulla.

La deuxième dévoile les recettes d'une femme prétentieuse et vaine.

Pour plaire aux amateurs de la vérité. Redigé avec sérieux et remontrance par Alétophile bouche de vérité.

Livre dirigé contre une Empiriste qui avait osé diffamer les médecins de Munster dans un écrit intitulé Medulla medicinœ.

XXII

Novus solis Colossus
Panegyrico-Synchairistico
Symbolicus
Ad summam Gloriam
Serenissimi
Lotharingiœ et Magni Hetruriœ Ducis
Francisci
Feliciter electi et coronati
Romanorum Imperatoris Cœsaris,
Ejusque Serenissimœ Conjugis
Mariœ Theresiœ,
Potentissimœ et Invictissimœ
Hungariœ et Bohemiœ Reginœ,
Supremœ Archiducis Austriœ, etc.
Augustissimœ nunc Romanorum Imperatricis
Inter publicos Rom. Imperii plausus
erectus
à
Joanne Henrico Cohausen
Hildesio-Saxone M. D.
Et Archiatrorum Monaster. in Westphalia Seniore.
Francofurti ad Mœnum
apud Ioannem Benjamin. Andrœ,
Anno 1745.

Œuvre panégyrique. Munster Bibliothèque des Antiquités : D 219.

ŒUVRES MANUSCRITES DE COHAUSEN

Lorsque S. E. E. Cohausen entreprit l'histoire bibliographique de Jod. Herm. Nunning et de son oncle, ce dernier avait plus de quatre-vingts ans. Et cependant, telle était son activité intellectuelle que malgré de continuelles douleurs il écrivait toujours.

Beaucoup de manuscrits étaient prêts pour l'impression, mais les éditeurs manquaient et pour ne pas perdre ces richesses, S. E. E. Cohausen nous en a donné une liste complète. Il le fait, nous dit-il, pour plusieurs raisons : d'abord pour ne pas laisser inutiles tant de travaux et d'efforts pour l'instruction et l'intérêt de la postérité, et enfin pour empêcher tout plagiat. Il espère d'ailleurs que son oncle pourra, avant sa mort, faire imprimer la plupart de ses ouvrages.

Les manuscrits sont classés sous les titres suivants :

Œuvres physico-médicales.
Œuvres historico-politico-morales ou satiriques.
Œuvres historico-œconomico-morales.
Œuvres chimiques.
Œuvres alchimiques.
Œuvres panégyriques.

Opera Physico-Médica

I

J. H. C. H. S. D.
De sede plantarum anomala,
et miro in fundos peregrinos
transitu
Schediasma (1) Curiosum
cum figuris œneis,
additus est
Conspectus Ostracodermorum,
Seu scelerostcorum sciagraphicus (2), etc,

J. H. Cohausen avait vu dans la collection de son ami Nunning deux écailles d'huitres sur lesquelles avaient poussé des plantes marines. Aussitôt il prend occasion de ce fait pour une dissertation dans laquelle il en recherche les causes. S. E. E. Cohausen nous indique les différents chapitres de cet ouvrage qui fut inséré dans le 3e volume du *Commercium litterarium* (1754). Il y est question de la transplantation des végétaux dans les coquilles, les pierres ; naissances merveilleuses de plantes et de leurs changements en animaux. Assurément, les métamorphoses d'Ovide ont dû pour cette occasion être d'un grand secours à notre auteur. On y voit même des plantes naître de cadavres et de crânes humains.

II

J. H. C. H. S. M. D.
Scrutinium Physico-Medicum
Remedii contra vesicæ calculum Anglicani,

(1) Schediasma. Poème fait à la hâte, brouillon.
(2) Sciagraphicus. Ebauche, esquisse.

Magni in Emptione pretii,
Maximœ sub usu spei,
Ratione et experientia institutum.

Il s'agit dans cet essai d'un remède que les médecins anglais vantaient contre les calculs vésicaux et dont voici la composition d'après S.E.E. Cohausen : coquilles d'œufs, coquilles de limaçons calcinées, savon noir.

III

J. H. C. H. S. M. D.
Tumulus Pestis reclusus Helmontii
Ex eoque in lucem egrediens
Hippocrates redivivus.

C'est une étude de la peste, de sa nature, de ses formes, du traitement préconisé par Hippocrate, des remèdes expérimentés par Van Helmont, que l'Auteur tire de la poussière des bibliothèques, et ramène à la lumière, c'est aussi ce qui explique son titre. Puisque le ferment Mumial est le seul spécifique qui produit un poison capable d'exterminer toutes sortes d'animaux, il faut chercher dans la nature un antidote approprié à la guérison de chaque genre d'infection, au moyen d'un ferment mumial semblable.

IV

Diatribe Physico-medica
Experimentalis
De tribus Naturæ Columnis
Mumia, (1) Gas, et Fermento

(1) Mumie (mumia). Terme d'origine arabe ou perse usité dans l'ancienne médecine et ayant servi à désigner ; 1° le pissasphalte ; 2° une matière liquide ou demi solide se trouvant dans les sépulcres

Quibus naturœ potestas innixa exequitur
Stupendas operationes,
et miras patrat morborum geneses et curationes.

S. E. E. Cohaúsen nous annonce ce traitè comme incomparable; on n'y trouve pas seulement des raisonnements, dit-il, mais aussi des expériences qui confirment les théories.

Après avoir démontré par des expériences l'existence du ferment mumial, précisé son action suivant qu'il provient d'un animal vivant ou mort, Cohausen parle de ses vertus morbifiques ou salutaires.

C'est par le ferment mumial que certaines races d'animaux possèdent du venin. Le Ferment mumial naturel surnaturel, morbifique agit à la façon des gaz. Ceux-ci suscitent dans l'Archée des idées de peur, de terreur, d'antipathie ; leur subtibilité et leur puissance est extraordinaire, et leurs effets instantanés.

Ce traité nous montre un Cohausen superstitieux, ou en tout cas érudit, et curieux de toutes les superstitions de l'ancienne médecine.

ayant contenu des corps embaumés, 3° la chair humaine desséchée ou pourrie au soleil, ou provenant des suppliciés (mumia patibuli) à laquelle on supposait des vertus curatives ; 4° le liquide provenant de l'haleine d'un homme sain, condensée le matin dans une fiole entourée de corps froids, 5° enfin, une substance supposée très ténue, ethérée se produisant dans le corps lors de la mort ou après elle et pouvant transmettre, par transplantation, des propriétés merveilleuses utiles ou nuisibles dont on la supposait douée. Tout cela appartient aux anciennes superstitions médicales. *In Dictionnaire de Médecine de Littré* et *Ch. Robin* 1873.

V

Capnopœgnion (1)
sive
Serius in fumis lusus
Symbolico Physico, medico, moralis
Id est
Sexcenta nova Epigrammata
De Fumatione Tabaci,
Ejus effectu, usu et abusu.
Auctore J. H. C. H. S. M. D.
Innocuos Censura potest permittere lusus (Martial liv. I. Epigr. 6)

C'est une suite d'Epigrammes sur un sujet cher à notre auteur : l'abus du tabac.

Cet ouvrage très curieux dit S. E. E. Cohausen, a coûté à mon oncle beaucoup de travail et soins.

Il n'est pas facile en effet d'imaginer six cents épigrammes sur un même sujet sans devenir fastidieux.

Opera Historico-Politico-Œconomico
Moralia.

VII

Nobilis Westphalus
secundus Strabo
sive
Ælius Papyrius Pœtus
Antiquissimœ Nobilitatis Westphalicœ Decus,
ex adversariis autographis
Perillustris D. Schwederi Schelei,
Quondam Dynastœ in Welfel et Welbergen
Capellam hœreditarii in Vennebrugge
in lucem productus,

(1) De καπνος fumée et παιγιον poésie libre, œuvre légère.

Et ordini in antiqua Savonia Equestri
in specimen et exemplar propositus,
Cum animadversionibus
Historico Œconomico Politico Moralibus
opera
J. H. C. H. S. M. D.

Œuvre historique locale.

VIII

Orbis Westphaliœ antiquus,
à Tempore et status Ratione
post introductam Christianam Religionem
inversus, graphice delineatus.
Authore J. H. C. H. S. M. D.

Œuvre curieuse et satyrique dit S. E. E. Cohausen. C'est un parallèle entre les païens et les chrétiens de la Westphalie sous le rapport des mœurs, de la manière de vivre, des gouvernements. On y voit qu'en beaucoup de points les chrétiens sont semblables aux païens et pire même très souvent. L'histoire, la politique, l'économique, la physique et la morale sont élégamment traitées dans cet ouvrage.

IX

Analecta Westphalica
in quibus continentur Dissertationes
Physico politico-Œconomico morales,

S. E. E. Cohausen nous a conservé le sommaire de cet ouvrage. Il fait suite au précédent. C'est une étude de la Westphalie au point de vue des mœurs de ses premiers habitants,

Opera Chymiatrica

X

Artographia Spagyrica
Inqua miranda naturœ arcana et
magnalia in pane tam siligineo quam
triticeo ad vitœ et sanitatis conservationem
Theoretice et practice per plurima
curiosa experimenta proponuntur
Authore
J. H. C. H. S. M. D.

Etude chimique du pain, de ses vertus, des principes qu'il contient, et des remèdes dans la composition desquels il peut entrer.

XI

Novellœ Medico Chymicœ
sive
Helmontii Elucidati
Dissertatio

De Medicinis Mercurialibus, Paracelsico-Helmontianis Mercurio diaphoretico, arcano corallino fixo, et Prœcipiolo antihydropico.
Authore
J. H. C. H. S. M. D.

Cet ouvrage était prêt pour l'imprimerie, mais l'auteur ne trouva pas d'éditeur. Le titre en indique le but. Cohausen voulait expliquer et commenter successivement toutes les œuvres de Van Helmont. Cette première dissertation n'a d'ailleurs pas eu de suite.

XII

**Dissertatio Physico-Chymica
De Anima Auri,**
Quod mundi hodie rerumque gerendarum,
vera est anima

Etude de l'or, et de la médecine dite : or potable.

L'or a joué un grand rôle au moyen âge ; les hermétiques et les alchimistes l'ont étudié et lui ont attribué des vertus merveilleuses. Il était la base d'une médecine particulière : l'or potable. Dans son *Decas tentaminum*, J-H. Cohausen avait déjà relaté les efforts des cabalistes pour découvrir le secret de la longévité qu'ils croyaient renfermé dans l'or. Paracelse, Van Helmont et d'autres en ont donné des formules plus ou moins merveilleuses.

J-H. Cohausen reprend cette étude de l'or et de son principe actif. Il passe successivement en revue des questions qui avant lui, avaient donné lieu à de nombreux débats : la nature spirituelle ou corporelle de cet esprit de l'or, les théories des Adeptes sur la manière de les séparer de l'or, l'opinion des alchimistes qui recherchent la méthode de la transmutation des métaux, leurs tentatives, leurs hypothèses et leurs expériences variées.

Tout un chapitre est consacré à démontrer que l'esprit de l'or est la base de la meilleure médecine, et à rechercher si cet esprit est renfermé dans d'autres corps qui contiennent de l'or, le fer, l'antimoine.

S. E. E. Cohausen qui nous a conservé le sommaire de ce livre y ajoute quelques éclaircissements. On sait, dit-il que l'« anima auri » est une expression technique par laquelle, les adeptes entendent le sulfure d'or. Quant à

son extraction, et à son utilité pour la transmutation des métaux, les philosophes ne sont pas d'accord sur ce point. Ils soutiennent que tout l'or est du soufre et que par la séparation des principes il se produit un ferment.

XIII

Sal tartari volatile intricatissimum
extricatum.
Seu
Dissertatio Physico-Chymica,
De præparatione salis tartari volatilisati
vice-alcahestini
Authore
J. H. C. H. S. M. D.

Ouvrage qui traite de la préparation de l'alkaest ou dissolvant universel.

XIV

Gazophylacium (1) **Chymiatrico-Praticum,**
Quod nobiliora et rariora septem metallorum
Mineralium, salium, lapidum nec non menstruorum
Expérimenta et Arcana
Tum ex experientia, pluriumque quam quinquaginta
annorum variis laboribus,
Tum Chymicorum practicorum monumentis etiam ineditis deprompta continet, primum quidem in laboratorii domestici nunc Chymiphilorum usum Aphoristice excerpta.

Cet ouvrage qui ne fut pas imprimé était, nous dit S. E. E. Cohausen, tout prêt pour l'impression.

C'est un manuel de chimie divisé en quatre sections :

(1) Gazophylacium : trésor. de γαζα, φυλαττω.

Section I. — Secrets des métaux.

Section II. — Du soufre, du cinnabre naturel et artificiel.

Section III. — Des sels, de nitre, de vitriol, d'ammoniaque, d'aluminium, des sels volatils.

Section IV. — Secrets des menstrues (1) ou dissolvants.

XV

Supremus Medicinæ Apex
in Centrali Dulcedine
Triplicis naturæ Regni subjectorum
Extraversa positus,
Antiquissimis artis pyrosophicæ fundamentis
impositus,
per Emblemata sophiatrorum conspectui
expositus,
In gravissimorum morborum fugam
et spem vitæ longioris.
Authore.
J. H. C. H. S. M. D.
Hic liber est parvus, secreta ast maxima pandit,
Qui capit, esse potest sanus et esse senex.

L'ouvrage est divisé en quatre sections qui traitent de l'essence, de la minéralité et de la nécessité des sels doux, de la douceur cachée au centre de la terre, de sa diffusion dans les métaux et de ce que l'art en tire, etc.

Opera Alchymica

XVI

Vertumnus Chymicus
In Metallorum transmutatione particulari

(1) Menstrue : mot adopté par les anciens chimistes pour signifier un dissolvant qui agit lentement et à l'aide d'une douce chaleur.

per Novem schematismos
a Philosophorum simiis tentata.
In quo ex naturæ et Philosophiæ veræ fontibus
Clare deducitur.
Origo, prœtensa veritas et utilitas
Famosorum hactenus particularium,
sic dictorum etc. ;
Compendium de science hermétique.

XVII

Gazophylacium Alchymico
Phylosophicum
Varia arcana Chimica et lapidis Sophici
Processus hactenus ineditos, et in secretioribus
Principum archivis servatos revelans.
Opera J. H. C. H. S. M. D. collectum.

L'auteur ou plutôt le compilateur de tous ces secrets fut dès sa jeunesse grand amateur de la médecine spagyrique. Autant que le lui permirent les loisirs de la pratique médicale, durant ses voyages, il chercha et réunit, favorisé par le hasard et aussi par sa fortune, les innombrables procédés de la science hermétique. Il a réuni les principaux dans ce volume qu'il présente au public, non pour exciter à les rechercher et à dépenser ainsi beaucoup de temps et d'efforts, mais plutôt pour apprendre par la variété de ces méthodes, qu'il n'y a pour les philosophes qu'une seule matière, un seul principe : la Monade. Comme il a réuni les plus précieux documents des sciences chimiques, il espère que son travail ne sera pas inutile.

Opera Satyrica.

XVIII

J. H. C. H. S. M. D.
Clericus Medicaster.

Cet ouvrage est une satire contre les prêtres qui se livraient à l'exercice de la médecine.

XIX

Philomachai Epistolica.
Inter Cl. Westphaliœ Duumveros
D.D.
Iodocum Hermannum Nunningium
et
Joannem Henricum Cohausen
Circa fundationem Bibliothecœ publicœ.
Ob Controversam Quœstionem:

An ad utilitatem publicam nec non fundatoris majorem gloriam magis serviret in urbe Monasteriensi quam oppido Vredensi ex libris D. Cl. Nunningii qua Canonici Senioris et Scholastici erigi Bibliothecam publicam.

Fragment de la correspondance de Nunning et de J-H. Cohausen.

Opera Panegyrica

XX

Amphitheatrum Gloriœ
Majestati, Felicitati et Œternitati
Domus Austriacœ

Tam Novis Imperialibus
quam Antiquissimis
Virtutum Regio-Politicarum
Columnis
Stabilis atque immotœ
Sacrum.
Authore
J. H. C. H. S. M. D.

Panégyrique de la maison d'Autriche.

XXI

Gloriœ Augustœ obeliscus. etc.,

Panégyrique de son Altesse l'Electeur de Cologne Clément-Auguste.

XXII

Illustrissimum gloriœ theatrum in quo coram aspectabili mundo... etc.. Maria Francisca comitissa de Manderscheid, Blanckenheim, Gérolstein etc. in exemplum proposita.

Eloge funèbre de la comtesse Marie Françoise, abbesse de Vreden.

XXIII

Praxeos Clinicœ Thesaurus
Attalicus,
Sive
Illustrium Recentioris œvi Medicorum
Morborum Therapia et Experimenta Medica,

Ex vatissimis Ephemeridum Germanicarum, nec non Archiatrorum prœcipuorum Boneti, Dolœi, Ettmulleri, Feanci, Hoffmanni, Kônigii, Lentilii, Mangeti, Paullini, Riedlini, Stalhii, Sydenhamii, Sylvii de la Boë, Valentini, Waldsmidii,

Wedelii, Willisii, Zwingeri, aliorumque Practicorum Voluminibus, nec non ex variis et selectis bibliothecarum, manuscriptis, Collegiis privatis, consiliis, formulis magistralibus aliisque analectis nondum editis, et propriœ ultra 50 annis praxeos Diariis excerpta, et in compendium ordine alphabetico translata in gratiam filiorum suorum. Studio et Opera.

J. H. C, H. S. M. D. anno 1720.

Ce traité manuscrit dit S. E. E. Cohausen est l'œuvre de deux hommes illustres de Westphalie. La vieillesse ne les a pas détourné des études, ni de la composition : quand ils ont écrit cet ouvrage, ils avaient l'un 75, l'autre 80 ans. Ils consacraient leurs loisirs à les corriger et à se livrer à leurs chères études.

C'est un résumé des doctrines des plus célébres médecins de l'époque. Il est regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu.

Carrère cite de J.-H. Cohausen un ouvrage qui n'est mentionné ni par Didot, ni par Michaud, ni par Eloy. S. E. E. Cohausen non plus n'en parle pas. Nous en donnons le titre ci-contre.

Relatio de virtute et usu polyaceœ, sive liquoris vitæ bal samici polychresti ; id est, excellentis et magni in multis et diuturnis ac gravibus morbis remedii a celeberrimo Medico Germano inventi, et venum profitantis. Amstelodami apud Barentse 1726, in-8°.

Enfin nos recherches dans les Acta physico-medica curiosorum nous ont fait découvrir une œuvre du savant médecin qu'on pourrait ranger dans les œuvres chimiques. (Voir Acta Curiosorum. 1754, 1755, 1756, et 1757).

Le travail publié d'abord sans nom d'auteur est divisé

en quatre livres. Le quatrième et dernier livre parut dans le tome VIII des Acta curiosorum en 1757 avec le nom de l'auteur.

Nous donnons ici le titre de cette œuvre.

Mercurii Sophici delarvati ex Philalethœ introitu aperto ad occlusum regis palatium id conspectum chymiatrorum prodentis, sive commentarii decem prima obscurissima illius auctoris capita de Mercurii sophici prœparatione perspicue per ignem dilucidantis.

Auctore J. H. C. H. S. M. D.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES COHAUSEN MÉDECINS. — LE PICA NASI. — NOTICE SUR LE QUINQUINA. — UNE JOURNÉE D'HERMIPPUS. — CAMPBELL. — L'ACADÉMIE DES CURIEUX DE LA NATURE

Les Cohausen médecins.

Nous ajoutons ici une courte notice sur la vie et les œuvres des fils et du neveu de J. H. Cohausen.

Salentinus Ernest. Eug. Cohausen (1) neveu de notre auteur, naquit le 21 décembre 1703 à Coesfeld (?) probablement.

C'est dans la maison de son père que le jeune docteur vint s'installer après avoir quitté Hildesheim. Nous savons par son propre témoignage qu'il fut dirigé par son oncle dans ses études littéraires et dans les éléments de la médecine. Il a même vanté la méthode, l'habileté avec laquelle son excellent professeur l'amena aux derniers degrés de l'art.

Nous ne savons ni quelle université il fréquenta, ni où

(1) Fils (?) de Jodocus Edmond Cohausen, premier secrétaire du comte de Blanckenheim.

il soutint sa thèse de Doctorat. Haller (1) n'en fait aucune mention tout en disant qu'il ne faut pas confondre, Henri Cohausen, avec Henri Joseph Cohausen et Valentin Henri Eugène Cohausen.

Nous retrouvons le jeune docteur plus tard, mais il a parcouru une brillante carrière.

Il est à ce moment professeur à l'Université de Trèves, premier physicien et médecin des troupes de l'Electeur archevêque de Cologne. Il entretient une nombreuse et active correspondance avec les sociétés savantes. Nous avons fouillé le « *Commercium litterarium ad rei medicœ incrementum*, etc, Nuremberg., les *Acta curiosorum* Leipzig (1754-1789) et nous avons rencontré une foule d'observations envoyées par Sal. Ernest. Eug. Cohausen à ces différentes sociétés. Les sujets les plus divers y sont traités : physique, astronomie, médecine, et les *Commercium* de 1741, 1742, 1743 et 1744, renferment plus de trente observations dans ces différentes branches.

Ses communications à l'Académie des Curieux de la Nature ne furent pas moins nombreuses. Elles commencent en 1740 (six observations médicales).

En 1741, il est élu membre de l'Académie sous le numéro 513, et choisit le nom de *Cleombrotus secundus*. Cette distinction redoubla son zèle, et dans les années suivantes jusqu'en 1754, de nombreuses observations rédigées par lui parurent dans les Actes de l'Académie. A partir de 1754, son zèle se ralentit, et nous ne trouvons plus rien de ce médecin.

(1) Bibl. de Médecine pratique, t. IV. p. 260.

Rassmann (1) qui donne dans son livre une courte notice sur cet auteur dit qu'il mourut en 1779 à Coblentz où il s'était retiré.

Il avait été depuis quelques années conseiller aulique et médecin particulier de l'Electeur de Trèves.

Il a laissé quelques ouvrages dont nous donnons ici la liste.

1°. — **Cohausen S. Ern. Eug. Friderici Hoffmani gloriœ fama postuma** ex scripto hactenus inedito, nempe commentarius de differentia inter ejus doctrinam medico-mechanicam et Georgii Ernesti Stahlii medico-organicam. Cum prœfatione S. Ern. Eug. Cohausen, Francofurti ad Mœnum, 1746 in-8°.

2°. — **Dissertatio commentatoria physico-medico** in sumni pontificis Benedicti XIV epistolam encyclicam **de jejunio quadragesimali** cum directorio medico de dandis pro dispensatione jejunii attestatis exarata a S. E. E. Cohausen. P. et M. D. Archiatro Trevirico et collegii C N-C. Socio.

Francofurti ad Mœnum apud Joam. Benjanum Andreœ 1751.

(Bibl. de la Faculte de medecine Mel. in-8° T. 143 n° 1).

3°. — **Periculum physico medicum Crenographiæ Berlicho, Birresborno, Trevirensis** das ist: Kurtze der Natur und Artzeney-Satzungen gemässe Beschreibung und Untersuchung zweyer im Erzstifft Trier gelegenen Gesundheits-Brunnen, nemlich des lau warmen Bertlicher Bads, und des kalten Saurbrunnen zu Birresborn in der Eiffell, wie selbige so wohl in kräncklichen als Gesundheits-Stand mit Nutzen können und sollen gebrauchet werden, mit einigen Observationibus practicis. 23 pl. 160 pp. 12° Franckf. a. M. J. b. Andrea 1748.

Courte description et analyse médicale de deux sources situées dans l'archevêché de Trêves, c'est-à-dire

(1) Renseignements sur la vie et les œuvres des écrivains du pays de Munster XVIIIe et XIXe siècle Munster, 1866.

la source thermale de Bert et la source froide et alcaline de Birresborn dans l'Eiffel.

Leur emploi dans les maladies et dans l'état de santé avec quelques observations pratiques.

4°. — **Commercii litterarii Curiosi Dissertationes Epistolicæ** historico-physico-curiosæ clarissimorum Westphaliæ duumvirorum Jodoci Hermanni Nunningii et Johannis Henrici Cohausen etc.

3 volumes, 1746. 1750 et 1754.

5°. — **Medicinal Vorschläge**, wie die unter dem Horn-Viehe dermahlen grassirende Seuche, welche in einer innerlichen Entzündung, und darauf folgenden heissen und kalten Brand bestehet, kônne præcaviret, und curiret werden 8 pp. 4° Coblentz. P. Crabbens hinterlass Wittib. 1763 (P. v. 777).

C'est-à-dire :

Conseils médicaux, pour empêcher et guérir l'épidémie des bêtes à cornes qui sévissait alors et qui consistait en une inflammation interne suivie de sphacèle et de gangrène.

Bernard Engelbert Cohausen, né à Vreden en..... est le fils aîné de Jean Henri Cohausen. Nous savons par son cousin qu'il fut élevé par son père à Vreden, et qu'il y fit sous sa direction une partie de ses études médicales. Il les termina probablement à l'université de Hardewick, célèbre alors en Hollande et dans les contrées voisines. Haller, (in Bibliothèque anatomique, T. II,) nous a conservé le titre de sa thèse inaugurale : *De chylopœa ventriculi a triturationis mechanicœ commercio vindicata* Hardewick, 1735, in-4°.

Il exerça ensuite la pratique médicale à Zwolle en Hollande, puis revint dans sa patrie. Il se fixa à Borcken non

loin de Vieckinghovium ou habitait le grand ami de son père, le chanoine Nunning. Il y était encore en 1754 quand son cousin fit paraître le troisième volume de son Commercium.

Henri Joseph Cohausen est le second fils de Jean Henri Cohausen. Il embrassa lui aussi la carrière médicale sous la direction de son père. Après avoir pris son grade de docteur, il revint à Vreden auprès de son père et il lui succéda dans l'exercice de la médecine. Il nous reste de lui deux ouvrages :

1°. — **Europœ arcana medica** id est collectanea physico-medica-practica et ephemeridum Germaniæ naturæ curiosorum vastis voluminibus studiosé in compendium redacta, studio et labore Henrici Josephi Cohausen Phil. et med. Doctoris Uredenæ Westphalorum Physici Francfurti et Lipsiœ 1757, 600 pages.

2°. — De modo qua adstringentia in externa inflammatione externa adhibita agunt, 37 pp. 12° Duisburgi, 1787.

Le premier de ces ouvrages qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (Te 18/177, à la Bibliothèque de la Faculté de médecine (32,116 et à l'Arsenal (5717), est un recueil des formules en usage à cette époque en Allemagne. Il renferme quantité de recettes curieuses qui jettent un jour singulier sur la thérapeutique alors en vogue.

Dans la préface de ce livre dédié à l'Electeur de Cologne, Clément-Auguste, il fait l'apologie de son père et nous donne de précieux détails sur son caractère et sur sa méthode de travail.

Malgré la vieillesse et la douleur, nous dit-il, il fortifiait sans cesse sa mémoire en annotant, résumant, conden-

sant ses lectures. En voiture à la promenade, au lit même, il avait un livre pour compagnon, et à portée de sa main toujours de quoi écrire.

Le fils a suivi la méthode de travail de son père et l'Europœ arcana medica est une compilation de recettes pharmaceutiques.

Malgré de patientes recherches dans les revues médicales de l'époque (Acta et Nova acta curiosorum), nous n'avons trouvé qu'une seule communication de Henri Joseph Cohausen à l'Académie des Curieux de la Nature en 1761 (*Fluxu cœliaco cum Diabete complicato feliciter tandem sanato*).

La Pica Nasi

Voici un dialogue en français du Pica Nasi composé par Cohausen. Il s'agit de deux jeunes filles Aléida et Maulita; et le débat roule sur le tabac à priser. Nous donnons ce morceau pour montrer la manière de l'auteur.

M. — J'ai depuis deux jours un rhumatisme sur l'œil, qui fait, que je ne vois presque goutte. Mon médecin m'a conseillé de prendre tabac par nez. Mais je ne saurai m'accorder à ces raisons mal fondées, et à son impertinente ordonnance. Fy! l'horrible chose de prendre tabac!

A. — Désabusez-vous, ma chère sœur. Il n'y a point une panacée plus assurée pour le rhumatisme que le tabac. Prenez-en, voilà ma tabatière. Attachez un peu sur elle la réflexion de votre odorat. Il sent admirablement bon. Vous n'avez jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

M.— Quoi ma sœur? Etes-vous aussi infectée de cette puan-

teur ? Prenez-vous un dégoût des narines ? Hé, ma sœur rejettez cette vilaine mode.

A. — Ne savez-vous pas, qu'il est aujourd'hui grande mode, qu'une jeune fille fourre son nez dans les tabatières ? De prendre cette poudre, c'est de conserver son teint, et se donner la grâce dans la compagnie des jeunes hommes. Il est très bien séant à une jeune demoiselle.

M. — Vous vous trompez grandement. Prenez conseil de votre miroir, il vous dira que vous gâtez plutôt le teint fleuri, et que vous vous faites une moustache que la nature vous a refusée. Laissez cette drogue aux filles de cabaret.

A. — C'est une drogue circulaire, qui va aujourd'hui de main en main, aussi entre les filles de qualité. Je quitterai plutôt mes points, mon fard et mes mouches, que le tabac. C'est la galanterie d'avoir toujours les tabatières dans les mains, de donner toujours sacrifice à son nez. Prenez-le donc aussi si vous ne voulez pas par manière de conversation, du moins par le conseil de votre médecin pour votre santé.

M. — Moi, prendre du tabac ? Dieu me garde. C'est la pierre d'achoppement de la beauté et bienséance. Je n'aime perdre par ces mauvaises odeurs, celle de ma bonne respiration. J'ay attendu, si l'on s'accoutume de s'y attacher une fois, qu'on ne sçaura pas quiter dorénavant cette coutume.

A. — Il n'importe ma, sœur. La fille n'est pas de bois. Elle fait quelquefois une sottise, qui n'est pas malséante, quand la mode et la galanterie l'approuvent.

M. — Eh bien, soyez si vous plait, galante, je demeurerai sage. Un certain auteur a bien écrit, l'étrange machine qu'une fille ? A-t-elle de la liberté ? Elle en abuse. Jamais traitable sur ses défauts. La tête d'une fille (et aujourd'hui aussi le nez) est le rendez-vous de l'impertinence, de caprice et de contre temps.

A. — Dites ce que vous voulés, ma sœur. Je n'abandonne point ma tabatière. Je chante à votre nez :

Dans le siècle où nous sommes
Le nez aussi a son plaisir,
Cette poudre plait aux plus grands hommes
Et c'est aussi mon grand désir
Si bien aux femmes, que filles la plait fort,
Je meure, si je ne suis de leur accord.

Et notre auteur se lamente sur cette mode funeste qui enlève aux femmes toutes leurs grâces. Il les conjure d'abandonner cette affreuse poudre qui ne peut être pour elles qu'une source de maux. Il se félicite cependant que la mode de fumer le tabac n'ait pas encore pénétré dans son pays.

Notice sur le quinquina

Les Péruviens connurent l'écorce des Cinchona comme une substance tinctoriale précieuse avant de soupçonner ses vertus médicamenteuses. La Condamine raconte ainsi la découverte des propriétés médicales du quinquina d'après une légende du pays.

« Un tremblement de terre ayant ravagé tous les environs de Loxa, ébranla tellement les rivages d'un étang situé à deux lieues et demie de la ville que les Cinchona dont ses bords étaient ombragés tombèrent dans l'eau et la sursaturèrent.

Un Péruvien atteint de la fièvre vint pour y étancher sa soif, et but une telle quantité de cette infusion naturelle, qu'il fut guéri.

Surpris de ce bonheur inattendu, il fit connaître l'écorce de quinquina à plusieurs habitants de Loxa, qui la trouvèrent très salutaire dans la fièvre.

En tous cas, les Péruviens cachèrent pendant longtemps ce précieux remède, et c'est le hasard qui en devoila la connaissance au corrégidor de Loxa. En 1638, la femme du vice-roi du Pérou était atteinte d'une fièvre tierce très opiniâtre contre laquelle tous les moyens ordinaires avaient échoué. Le corrégidor de Loxa qui avait entendu

parler du remède des indigènes l'indiqua à la vice reine la comtesse d'El Cinchon. La guérison fut rapide et complète. Cette cure se repandit à Lima, on demanda de la précieuse poudre que la vice-reine distribua elle-même et qui fut dès lors appelée poudre de la comtesse, pulvis comitissœ.

Linné éternisa ensuite le nom de la comtesse, en le donnant au genre qui renferme toutes les espèces de quinquina.

En 1640, le vice-roi del Cinchon revint en Europe et rapporta la poudre. Elle se répandit rapidement en Espagne, mais les médecins la tiurent en suspicion.

Les Jésuites en prirent bientôt le monopole, et un de leurs procureurs généraux la recommanda à Louis XIV en 1649. Le roi qui souffrait des fièvres intermittentes fut guéri, et le précieux médicament fut bientôt connu par toute la France sous le nom de poudre des Jésuites.

A ce moment, on la faisait prendre avant l'accès et on recommandait l'emploi des laxatifs avant de l'administrer.

Un événement malheureux faillit compromettre l'avenir du nouveau médicament en 1652. L'Archiduc d'Autriche, Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays Bas, était affecté d'une fièvre double quarte. Il prit du quinquina et guérit; la maladie récidiva, mais céda également à une nouvelle dose, quelque temps après elle reparut ; le prince refusa d'employer le quinquina et mourut. Ce fut le signal d'une vive réaction ; de nombreux écrits parurent attaquant la nouvelle poudre, des défenseurs s'élevèrent et la querelle grandit. En 1654, on commença

à employer le médicament en Angleterre. Sydenham qui a écrit son histoire, critique le mode d'administration avant l'accès. Il le prescrit immédiatement après et en obtint d'excellents résultats.

Il est vrai de dire que les Espagnols falsifiaient beaucoup le médicament, et y mélangeaient des poudres d'écorces astringentes.

L'Italie qui le reçut en 1661, vit la même querelle s'élever. Cette fois, le quinquina trouva un défenseur habile et autorisé dans Sébastien Baldi.

Mais jusqu'en 1668, on ignora les indications et les contre-indications du quinquina, et on ne les cherchait pas Un médecin anglais nommé Talbor ou Tabor, Talbot par d'autres, obtint des cures heureuses des personnes attaquées de fièvres intermittentes grâce à une poudre de sa composition. Il vint à Paris en 1679 ou, après la guérison du Dauphin, le roi lui acheta son secret 2000 louis d'or et une pension viagère de 2000 francs.

Ce secret fut publié à la mort de Talbot. Ce n'était autre chose que l'écorce de quinquina.

Mais le médecin anglais, quelque peu charlatan s'ingéniait à masquer le quinquina par de nombreuses additions.

Il prenait ordinairement six drachmes de feuilles de roses, deux onces de suc de limon, qu'il faisait infuser pendant quatre heures dans six onces d'eau ; ensuite il ajoutait 8 onces de quinquina en poudre et laissait le tout macérer pendant douze heures. Il avait coutume aussi de joindre à ce mélange du suc de persil ou d'ache : quelquefois il faisait macérer dans du vin du Rhin

l'écorce du quinquina alliée à d'autres sucs de plantes, le tout dans la vue de voiler la saveur du médicament principal. Talbot fut vivement attaqué par ses compatriotes. C'est à lui, cependant, que revient l'honneur d'avoir conseillé des doses plus fortes de l'écorce du Pérou et d'avoir indiqué avec des préparations plus convenables, le moment où on doit l'administrer.

En Allemagne, à côté de partisans convaincus de l'efficacité de l'écorce péruvienne, comme Peyer et Helvétius, Stahl et son école lui font la guerre.

D'après Stahl, l'écorce du Pérou agit principalement par son principe astringent et pallie la fièvre plutôt qu'elle ne la guérit. Il accuse le quinquina de produire les phtisies et les hydropisies si fréquentes à la suite des fièvres intermittentes.

L'ouvrage du médecin italien Forti sur les fièvres intermittentes pernicieuses et sur leur traitement par le quinquina fit faire un grand pas à la thérapeutique. Cet auteur précisa la dose à donner, le moment de l'administration, et la préparation qui semblait la meilleure.

Son livre est daté de 1730.

C'est en 1731 que Cohausen publia le sien.

Une journée d'Hermippus.

Voici la description que donne Cohausen d'une des journées d'Hermippus et de ses jeunes écolières.

Supposons donc, dit l'auteur, qu'il existait à cette époque, à Rome, un magnifique gymnase pour les jeunes

filles ou pour les orphelines comme ceux qu'ont bati depuis les papes Innocent III et Sixte IV.

C'était un immense palais où chaque enfant avait sa chambre et son lit. L'air y était saturé des exhalations s'échappant de tous ces jeunes corps, et imprégnait en les nourrissant les poumons du vieillard. Il passait dans ce lieu, la plus grande partie du jour, racontant aux enfants, des histoires agréables ou plaisantes, leur faisant une instruction morale, leur enseignant les règles de vie, et aussi jouant et badinant avec elles.

De grand matin, Hermippus était réveillê par le joyeux bavardage de ses jeunes écolières. Les servantes préparaient dans la chambre commune, un grand feu qui entretenait un degré de chaleur convenable. A peine levé, le vénérable vieillard était entouré de la foule des fillettes, comme un père est environné de ses enfants, et à l'envi, toutes s'informaient de la façon dont il avait passé la nuit. Parfois, il leur racontait des songes agréables qu'il avait eus et en faisait d'habiles applications morales. Quelques-unes un peu plus grandes et sachant déjà la flatterie, peignaient ses cheveux blancs, d'autres rétablissaient l'ordonnance de sa barbe ; d'autres enfin caressaient de leurs mains si douces son cou et ses bras. Sans aucun doute elles lui auraient offert du thé, si cette mode avait été connue à ce moment-là. Après le travail, venait l'heure de la récréation : les jeunes filles se livraient à leurs divertissements favoris ; jouaient à la poupée, dansaient, chantaient sous l'œil paternel d'Hermippus. De tous temps, les philosophes et les médecins ont vanté l'effi-

cacité et la vertu des chansons et des chœurs pour la conservation de la santé.

Une affaire urgente appelait-elle au dehors notre Hermippus, vous auriez vu les enfants retarder son départ par leurs embrassements, et le retenir jusque sur le seuil. A son retour, il était fêté et chacune lui prodiguait ses plus tendres caresses. A l'envi, elles sautaient sur ses genoux, le frappaient de leurs petites mains en riant aux éclats, grimpaient sur ses épaules et réclamaient toutes leur part de baisers.

Autour du gymnase s'étendait un jardin splendide, plein de fleurs et d'herbes dont les parfums sont eux-mêmes des secours pour la prolongation de la vie. Les enfants le soignaient de leurs propres mains et l'enrichissaient de leur industrie. Chaque jour, Hermippus, se retirait dans ce lieu avec son troupeau de jeunes filles, et chacune d'elles n'avait garde d'oublier sa poupée qu'elle entourait de soins constants. Là, notre vieillard, jouait, bavardait, dansait, chantait, débitait mille sottises pour charmer ses chères enfants.

Jean Campbell

Historien écossais né à Edimbourg en 1708. Sa mère se glorifiait de descendre du poète Waller. Amené jeune en Angleterre et destiné au barreau par sa mère, il préféra la culture des lettres. Il écrivait alors sur diverses matières d'intérêt général et travailla à plusieurs recueils, tels que la Grande histoire universelle, la Biographia Britannica (1745).

Ses principaux ouvrages sont : *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1744, 2 vol. in-4°, *Vies des amiraux et autres célèbres marins anglais.*

Campbell avait peu de goût pour le monde et tout entier à l'étude, il ne se promenait guère que dans sa chambre ou son jardin.

Outre les connaissances que font supposer ses ouvrages, il était versé dans les mathématiques, la médecine, la littérature sacrée, les langues anciennes, modernes et orientales.

Nommé en 1765 agent du roi pour la province de Géorgie dans l'Amérique septentrionale, il occupa cette place jusqu'à sa mort, en 1775, vers la 68e année de son âge.

Il a composé un *Hermippus Redivivus ou le sage triomphant de la vieillesse et du tombeau,* 1743, qui fut imprimé sans le nom de l'auteur et réimprimé avec de nombreuses additions en 1749.

Il avait pris l'idée de cet ouvrage dans le livre de notre auteur, publié à Coblentz sous le même titre en 1743. La Place a traduit en français l'ouvrage de Campbell, 1789, 2 vol.

Paullini (Christian-Franz.)

Célèbre médecin et naturaliste allemand né à Eisenach dans la Thuringe en 1643. Il fut membre de l'Académie des curieux de la Nature sous le nom d'Arion I, et de celle des Ricovrati. Il étudia à Königsberg, à Copenhague,

à Kiel, à Rostock, fut couronné poète à Hambourg, promu à la maîtrise ès-arts à Vittemberg, docteur en médecine à Leyde. Il parcourut encore la Norwège, la Suède, la Courlande et la Livonie. Retenu en Allemagne par la maladie, il exerça sa profession à Hambourg, à Altena, passa en France en 1675 et obtint le titre de Comte Palatin en récompense de ses services. L'évêque de Munster le prit à sa cour en qualité de premier médecin et d'historiographe. En 1689, il retourna à Eisenach où il mourut le 10 juin 1712, après avoir été retenu chez lui pendant sept ans par une paralysie de tout le côté droit. Ce médecin a publié une foule d'ouvrages la plupart plus curieux qu'utiles.

Citons : *Cynographia curiosa, seu canis descriptio. Flagellum salutis : oder curiose Erzählung, wie mit Schlägen allerhand schwere, langwierige and fast unheilbare Krankheiten curiret werden.* Frankfurt 1698.

De Jalappa liber singularis Francofurti, 1703, in-8°,

Note sur l'Académie des curieux de la Nature

L'Académie Impériale des curieux de la Nature fut fondée en 1652. Ce fut Jean Laurent Bausch (de Schweinfurt) qui en donna l'idée et qui mérita d'en être le premier président sous le nom de Jason. La protection que les Empereurs accordèrent à cette compagnie devait, semble-t-il, l'encourager à se montrer digne d'un aussi précieux avantage.

Cependant elle languit longtemps et parvint si lentement au degré de consistance qui la pouvait rendre utile au public, que le premier volume de ses mémoires ne fut publié qu'en 1670 par les soins de Jean Michel Fehr son deuxième président. Ces deux mots : *nunquam otiosus*, sont la devise que l'Académie a prise ; elle est de l'invention de Garmann.

Cette société était trop libre pour être sans défauts. Les membres répandus dans toute l'Allemagne et même en d'autres pays n'étaient soumis à aucune loi pour régler leurs travaux, ni excités par aucune récompense pour s'appliquer sérieusement à la recherche de la vérité. Les présidents, qui furent tous des médecins fort occupés de la pratique de leur art, ont manqué, pour la plupart, du temps nécessaire, pour donner tous les soins que demandait la direction de l'Académie.

D'ailleurs, comme ils n'ont jamais eu assez d'ascendant sur la multitude, pour l'engager à suivre leurs conseils, et que l'autorité leur a toujours manqué pour donner des ordres, chacun des membres de cette société est demeuré le maître de travailler ses mémoires, tout ainsi qu'il lui a plu. Les uns se sont moins occupés à faires des découvertes au moyen des expériences qui peuvent y conduire qu'à répéter celles qui avaient été faites par d'autres ; et en publiant des extraits d'ouvrages que tout le monde connaît, ils n'ont écrit que ce qui avait été dit, au lieu de s'appliquer à la recherche des choses qu'on ignorait encore. Les autres ont donné dans de plus grands écarts. Les expériences faites à la légère, la démangeaison d'annoncer des cures qui leur faisaient honneur, la

description des monstres et de toutes ces choses qui plaisent à certains esprits par leur rareté ont été, ou les motifs, ou la matière de leurs mémoires. Ces mémoires ont même été quelquefois plus étrangement défigurés encore par les traits fabuleux qu'on a présentés au public sous l'écorce de la vraisemblance. Les Directeurs de cette Académie n'ont pu manquer de s'apercevoir de ces défauts; mais parce qu'ils ne se sont point donné la peine de faire un triage de ces pièces qui pouvaient voir le jour, et qu'ils n'ont pas toujours supprimé celles qui ne méritaient pas d'y paraître, la réputation de leur corps ne s'est point également bien soutenue dans tous les temps,

On doit cependant tenir compte à cette Académie de quantités d'observations importantes et de mémoires intéressants qui enrichissent les éphémérides. Tous les médecins Allemands n'ont point commis les fautes que l'on vient de censurer; et si tous les membres de cette société littéraire n'ont point été des Wepfer, des Hoffmann, des Heister, des Lochner, des Tralles, il y en a un grand nombre qui peuvent figurer à côté de ces hommes célèbres, (in Eloy. t. I. page, 14 et sq.).

Vu : Le Président de la thèse,
E. BRISSAUD

Vu : Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

BUZANÇAIS (INDRE), IMPRIMERIE DEVERDUN ET JAGUIN.